

# AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# MEURTRE À L'AUBERGE

Comédie de R.F. Aebi

**Cette pièce a été créée  
par la Comédie des Trèfles à Trois  
le 31 octobre 2003**

© R.F. Aebi - SACD - SSA - 2003  
Tous droits réservés

Tous sur scène. Le rideau est fermé. On entend une voix enregistrée : « Mesdames et Messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue et nous espérons que vous passerez une excellente soirée. Nous vous prions de bien vouloir éteindre vos portables. Merci. » Immédiatement après cette phrase, on entend une douzaine de sonneries. Le rideau s'ouvre. Tous les personnages sont sur scène. Ils ont chacun un portable dans la main et se hâtent de l'éteindre. Ils retournent à leurs diverses occupations. Par exemple :

|                              |  |
|------------------------------|--|
| Marie-France Dulieu          | Elle tricote dans son coin.  |
| Clémentine Vertoux           | Elle se maquille.  |
| Tradellone                   | Elle prend des notes, au centre de la scène, à côté du commissaire                   |
| Juliette Franchon            | Elle sert des verres   |
| Agnès Maurepin               | Très agitée, elle fait les cent pas  |
| Rosalie Gaillard             | Assise devant une petite table, elle lit un journal du genre : « Voici » ou « Gala » |
| Dr Paladru                   | À une autre table, il fait une patience.   |
| Vittorio Sacca               | Il joue aux osselets.  |
| Emmanuel Cerdon              | Il écrit dans un grand cahier.   |
| Le commissaire Eugène Dubosc | Pensif, la pipe au bec, il ne fait rien.   |
| Georges Maurepin             | Il lit un journal économique, comme « Bilan ».                                       |
| Angelo Baccardi              | Il lit une bande dessinée pour enfant, si possible un « Picsou » ou un « Mickey ».   |

Dès que le Dr Paladru parle, les autres se figent.

Dr Paladru :

[au public] Mesdames et Messieurs, le plus barbant, dans une pièce de théâtre, c'est ce qu'on appelle, entre initiés, l'exposition. Il s'agit, pour l'auteur, de faire comprendre à vous, cher public, tout ce que vous devez savoir pour saisir quelque chose à l'intrigue. Un certain Jean-Baptiste Poquelin, Molière pour les intimes, n'hésitait pas à y consacrer tout un acte, mais lui, c'était un génie. Il faut donc vous mettre au plus vite au parfum, si vous me passez cette expression. [Au public] On se concentre, là-bas derrière ! Attention, je commence. [Très, très vite pour rendre la chose incompréhensible] L'action se déroule dans une auberge de campagne. Un dénommé Roger Fauchoix a été assassiné. Le commissaire Dubosc a convoqué les suspects et... hop ! Une tempête de neige les bloque tous... [Au public] Dites, le monsieur au cinquième rang... non, l'autre... à gauche... si je ne vous intéresse pas, vous le dites. Vous allez nager complètement, mon bon... Comment ? Vous n'avez rien compris ?... J'ai été trop vite... D'accord, je recommence, mais si vous continuez, ça sera aussi long que chez machin... là... Poquelin. [Racontant nettement plus lentement] Le décor ? Nous sommes dans l'auberge d'un petit

village, à la campagne... [Au public] Qu'est-ce qu'elle dit, la dame au deuxième rang ? « Il est rare de trouver des petits villages en pleine ville. » Très drôle, merci. [Racontant] Un personnage que vous ne verrez pas, et pour cause, nommé Roger Fauchoix a été assassiné. [Au public] Mais oui, Monsieur, il faut retenir le nom, on en parle tout le temps : Roger Fauchoix. [Racontant] Le commissaire Dubosc, flanqué de sa fidèle assistante Marina Tradellone, est arrivé après avoir convoqué l'ensemble des protagonistes. À peine étaient-ils tous là qu'une violente tempête de neige s'est déclenchée. Ils sont bloqués. Vous savez presque tout... [Au public] Non mais, je rêve ! Il y en a un qui roupille, là-bas, au fond. Je vous jure, je l'entends ronfler jusqu'ici. Ah, c'est sympa pour moi. J'ai compris, je me tais, bien fait pour vous.

Le Dr Paladru va rejoindre sa place. Un temps bref et tous les personnages s'animent.

Agnès Maurepin : [hors d'elle] C'est tout à fait intolérable. Nous sommes convoqués ici pour une raison parfaitement dérisoire et nous voilà bloqués. Georges ,fais quelque chose !

Georges Maurepin : Aucun problème, ma chérie, je vais ressusciter le mort et envoyer un SMS au Seigneur tout puissant pour qu'il cesse de jouer comme un gamin avec la météo. C'est tout à fait dans mes cordes.

Le commissaire : [à Tradellone en prononçant « à la française »] Tradellone, où en sommes-nous ?

Tradellone : La neige tombe.

Le commissaire : Je le sais que la neige tombe, puisqu'elle nous coince ici. Heureusement que nous sommes arrivés juste avant que le ciel ne sache plus ce qu'il fait.

Tradellone : Surtout que vous avez tenu à utiliser votre propre... enfin... votre véhicule personnel.

Le commissaire : Qu'est-ce qu'elle a ma voiture ?

Tradellone : Elle n'est plus de première jeunesse.

Le commissaire : [vexé] Occupez-vous de votre boulot, Tradellone. Je vous parlais de l'affaire.

Tradellone : [consultant ses papiers] Tous les gens ici présents étaient dans le coin au moment du meurtre. [Montrant Georges Maurepin et Agnès Maurepin] Vous avez là-bas un couple qui a l'air de s'entendre comme chien et chat, [montrant Baccardi] un type entre deux âges qui ne semble pas bien net, [montrant Vittorio] son filleul, du moins à ce qu'il prétend, [montrant Clémentine Vertoux] une hédoniste qui doit avoir une cervelle

- d'oiseau...
- Le commissaire : Une hédono... quoi ?
- Tradellone : Une hédoniste : qui ne se préoccupe que de ses petites affaires et qui ne recherche que le plaisir des sens.
- Le commissaire : C'est ça une hédoniste ?
- Tradellone : Oui.
- Le commissaire : Hé bien, [un temps en regardant fixement le public] ce n'est pas une denrée rare.
- Tradellone : ... [montrant Rosalie Gaillard] une touriste, à ce qu'elle dit, [montrant Emmanuel Cerdon] un auteur de romans policiers inconnu et l'autre, là, [montrant Juliette Franchon] contrairement à ce qu'on pourrait croire, vu son jeune âge, c'est la propriétaire de l'auberge, [montrant Marie-France Dulieu] la petite dame qui tricote à l'air bien inoffensive, encore que... Enfin, [montrant Paladru] le Docteur Paladru, le médecin du village, qui a fait office de légiste en raison des conditions météorologiques.
- Le commissaire : [au Dr Paladru] C'est donc vous le médecin qui avez examiné le corps ?
- Dr Paladru : Oui, et alors ?
- Le commissaire : Où est-il ?
- Dr Paladru : En vous attendant, vos collègues l'ont installé dans la chambre froide du restaurant. Vous le trouverez dans des sacs numérotés de un à quatorze.
- Le commissaire : [interloqué] Comment ?
- Dr Paladru : Remarquez, qu'ils ont fait ça avec méthode. La tête est dans le sac 1, le pied gauche dans le treize et le droit dans le quatorze.
- Le commissaire : [à Tradellone] Notez, Tradellone, qu'on a découpé la victime en morceaux.
- Tradellone : Patron, ce qui me sidérera toujours, c'est votre sens de la déduction.
- Le commissaire : Le métier, Tradellone, vingt ans d'expérience, ça compte.
- Dr Paladru : Le plus difficile a été de ne pas se tromper de pied.
- Le commissaire : Ah oui ?
- Dr Paladru : [très sérieusement] Comment faire pour savoir quel était le pied droit et quel était le gauche ?
- Le commissaire : C'est effectivement un problème.
- Tradellone : Le pied droit a le gros orteil à gauche et le gauche l'a à droite.
- Le commissaire : Tradellone, pourriez-vous être claire pour une fois.
- Tradellone : [montrant ses mains] C'est la même chose avec les mains.
- Le commissaire : [désapprobateur] Tradellone ! Avez-vous déjà vu des mains à la place des pieds ?

Dr Paladru : Chez certains primates. Mais cela soulève une nouvelle question. La victime était-elle un singe ? En outre, la théorie de Madame l'Inspecteur est boiteuse, si j'ose dire : [appuyant sa démonstration avec sa main] prenez un pied droit à l'endroit, c'est-à-dire plante à terre, le pouce est à gauche. Retournez-le, plante en l'air, le pouce est à droite.

Le docteur Paladru arbore un grand sourire ironique et satisfait. Un temps pendant lequel le commissaire se livre à une intense réflexion.

Le commissaire : [à Tradellone] Vous voyez, Tradellone, ça c'est de la logique déductive. Je n'aurais pas fait mieux. Prenez-en de la graine.  
[Au Dr Paladru] A-t-on retrouvé l'arme du crime ?

Dr Paladru : Oui, Monsieur le Commissaire, une lime à ongle.

Le commissaire : [à Tradellone] Notez, Tradellone : l'assassin a beaucoup de patience.

Le commissaire : [se tournant vers Baccardi] Et vous, qui êtes-vous ?

Angelo Baccardi : Angelo Baccardi.

Tradellone : [notant] B-a... deux c ?

Angelo Baccardi : Baccardi, deux c comme dans coccyx.

Le commissaire : Vous êtes dans les spiritueux ?

Angelo Baccardi : Non, pourquoi ?

Le commissaire : [changeant brutalement de conversation] Avez-vous une lime à ongle ?

Angelo Baccardi : Heu... oui.

Le commissaire : [à Tradellone] Notez, Tradellone, que le susnommé Baccardi est suspect.

Dr Paladru : [au commissaire] Commissaire !

Le commissaire : Oui, docteur ?

Dr Paladru : Je... plaisantais... pour la lime à ongle.

Le commissaire : [au docteur Paladru] Vous trouvez qu'il y a de quoi rire, vous, devant quatorze morceaux ?

Docteur Paladru : Ne le prenez pas comme ça... Allez ! Un petit poker ?

Le commissaire : Je déteste les jeux d'argent et je ne crois pas que le moment soit bien choisi. [A Tradellone] Et bien, Tradellone, vous venez ou quoi ? Allons vérifier ces morceaux.

Le commissaire et l'inspectrice vont pour sortir.

Le commissaire : Vous avez vu, Tradellone, sur le mur : un portrait d'Isis.

Tradellone : [admirative] La déesse égyptienne ?... Patron ! Vous l'avez reconnue d'un seul coup d'œil. Quelle culture !

Le commissaire : [rouge de confusion] C'est ma passion... l'égyptologie... À chacun

- son dada, n'est-ce pas ? Cette image est très connue. C'est un bronze de la Basse Époque. La déesse allaite son fils Horus.
- Agnès Maurepin : [remuant dans tous les sens] Commissaire, devons-nous réellement rester ici ? C'est très contrariant : non seulement nous sommes bloqués, mais en plus nous devons subir la promiscuité de ces gens...
- Georges Maurepin : Tu as parfaitement raison, ma chérie... une fois n'est pas coutume.
- Le commissaire : Si vous le souhaitez, Madame, rejoignez votre chambre. Mais ne quittez pas l'auberge.

Le commissaire et Tradellone sortent.

- Agnès Maurepin : [outrée, au commissaire qui sort sans la regarder] Nous ne pouvons pas sortir de ce bouge ?
- Georges Maurepin : Et pourquoi pas ? Il n'y a que quatre-vingt centimètres de neige, dehors.
- Agnès Maurepin : Georges, le fait que tu sois mon mari ne te dispense pas de me témoigner un certain respect.
- Georges Maurepin : On ne peut respecter que ce qui est respectable.
- Agnès Maurepin : Ne recommence pas ces histoires au sujet de mes relations avec Roger. Ce ne sont pas ses morceaux qui vont pouvoir se défendre.

Georges Maurepin s'écarte. Il ne doit pas entendre le dialogue suivant.

- Angelo Baccardi : Madame, permettez-moi d'intervenir pour vous conseiller de modérer votre volume.
- Agnès Maurepin : [outrée] Quoi ?
- Angelo Baccardi : Vittorio ! Sers un verre à Madame. Ça la calmera.
- Vittorio : Oui, Parrain !
- Agnès Maurepin : Mais... je ne n'ai pas soif !
- Vittorio : [passant près d'Agnès Maurepin pour aller chercher la boisson] Le Parrain a raison. Si le commissaire vous entend, ça lui donnera un mobile pour accuser votre mari : jalousie.
- Agnès Maurepin : [visiblement très intéressée] Ah oui ?
- Vittorio : Il faut faire confiance au Parrain. Il a l'habitude.
- Agnès Maurepin : [à Baccardi] Cher Ami, vous êtes avocat ?
- Angelo Baccardi : Non ! Mais j'en ai fréquenté beaucoup.
- Agnès Maurepin : Et si je vous disais que mon mari et Roger... vous savez... l'assassiné...
- Angelo Baccardi : Je sais.
- Agnès Maurepin : Si je vous disais qu'ils étaient associés et que l'autre, là, le

sectionné, faisait des coups tordus à cet imbécile de Georges.  
Angelo Baccardi : Second mobile : vengeance.  
Vittorio : [revenant avec le cognac] Ça ! La vendetta, il connaît le Parrain.  
Georges Maurepin : [se rapprochant, à Agnès] Tu ne vas pas encore faire du gringue à ce type ?  
Agnès Maurepin : Fiche-moi la paix !  
Angelo Baccardi : Jeune homme, si vous considérez la beauté de votre femme et mon propre aspect, vous admettez que la suspicion qui vous anime a un côté ridicule qui ne vous échappera pas... mais vous êtes un mari.

Baccardi s'éloigne de Georges Maurepin, suivi discrètement par Agnès.

Vittorio : [à Georges Maurepin] De vous à moi, méfiez-vous quand même. Le parrain est encore vert. Il vient de me piquer ma fiancée.  
Georges Maurepin : Ça, c'est pas bien ! La fiancée de son filleul !  
Agnès Maurepin : [à Georges Maurepin] Georges, un début de migraine me fracasse la tête. Je monte m'allonger un moment.

Agnès Maurepin sort.

Angelo Baccardi : Vittorio, mon fils, je fatigue un peu. Je vais me reposer aussi.  
Vittorio : [ironique en montrant son téléphone portable] Si l'on vous appelle, dois-je venir vous avertir ?  
Angelo Baccardi : [coquin] Ça ne sera pas nécessaire.

Angelo Baccardi sort en se hâtant. Vittorio se rapproche d'Emmanuel Cerdon.

Vittorio : Vous n'êtes pas très bavard.  
Emmanuel Cerdon : C'est que j'ai demandé un petit rôle.  
Vittorio : Petit, mais essentiel, j'en suis sûr, Monsieur...  
Emmanuel Cerdon : Emmanuel Cerdon.  
Vittorio : Enchanté. Vittorio, je suis le...  
Emmanuel Cerdon : J'avais compris.  
Vittorio : Vous, vous êtes... attendez que je devine... j'ai une prescience de ces choses-là, c'est à n'y pas croire... vous êtes employé de commerce...  
Emmanuel Cerdon : Je ne...  
Vittorio : Attendez ! Ce serait trop facile. Je peux en dire plus : vous êtes représentant en vins et spiritueux.  
Emmanuel Cerdon : C'est absolument prodigieux, comment faites-vous ?  
Vittorio : Un don que j'ai depuis que je suis tout petit.

Emmanuel Cerdon : Vous avez bien grandi.  
Vittorio : [reculant de deux pas et fixant Emmanuel Cerdon] Marié, deux enfants, un garçon de six ans et... une fille de deux. On ne peut pas réussir à chaque fois, n'est-ce pas ?  
Emmanuel Cerdon : Inouï ! Il vous faut exploiter ce don.  
Vittorio : Le parrain s'en sert quelquefois... Vous habitez assez loin d'ici et vous êtes de passage pour vos affaires.  
Emmanuel Cerdon : Arrêtez, vous commencez à me faire peur.  
Vittorio : Alors, dites-moi, j'ai tout juste ?  
Emmanuel Cerdon : Presque.  
Vittorio : [tout à fait incrédule] Comment ça, presque ?  
Emmanuel Cerdon : Quelques petits détails qui ne jouent pas.  
Vittorio : Vous m'étonnez.  
Emmanuel Cerdon : Je suis célibataire, je n'ai, Dieu merci, pas d'enfants, j'habite ce village depuis toujours, je suis écrivain, spécialiste de littérature policière.  
Vittorio : [complètement abattu] Vous êtes sûr ?  
Emmanuel Cerdon : [amusé] Tout à fait sûr.  
Vittorio : Alors ça... alors ça ! C'est bien la première fois..  
Emmanuel Cerdon : [même jeu] Ça doit être la fatigue.  
Vittorio : [heureux de s'en sortir aussi facilement] Oui ! Probablement ! Je vais imiter le parrain et aller m'allonger un moment.

Vittorio sort dérouté. Juliette Franchon s'approche de Emmanuel Cerdon, suivie de Rosalie Gaillard.

Juliette Franchon : Alors, Emmanuel, votre dernier roman, vous en avez vendu beaucoup ?  
Rosalie Gaillard : [impressionnée] Ah oui, Monsieur est écrivain !  
Juliette Franchon : Bien sûr, c'est une des gloires de notre région.  
Rosalie Gaillard : [papillonnante, tendant très nettement la main à Emmanuel Cerdon] Monsieur, je suis très honorée... Rosalie Gaillard

Emmanuel Cerdon ignore ostensiblement la main de Rosalie Gaillard.

Rosalie Gaillard : [d'abord un peu décontenancée, puis sûre d'elle, prétentieuse] J'adore les romans policiers. Il faut un sacré talent pour écrire toutes ces histoires qui se mélangent. Je vous admire beaucoup et je suis très fière de vous rencontrer. Quelle affaire ! Quand je raconterai ça à mes amies, elles en seront vertes de jalousie. Maître... je pense qu'il convient de vous appeler ainsi... Maître, j'en suis tout abasourdie.

Emmanuel Cerdon arbore un sourire béat, sans cesser d'écrire.

Rosalie Gaillard : [à Juliette Franchon] Quel est son nom, déjà, je n'ai pas très bien entendu.  
Juliette Franchon : Emmanuel Cerdon.  
Rosalie Gaillard : [très déçue] Ah bon ?... Il est connu ?

Le sourire de Emmanuel Cerdon se fige. Il se transforme en grimace à la réplique suivante.

Juliette Franchon : Au village ? Oh oui ! Remarquez qu'il publie quand même des livres. Roger... vous savez la victime... Roger prétendait qu'il le faisait à compte d'auteur <sup>1</sup> .  
Rosalie Gaillard : [très déçue et vexée de se sentir bernée] Ça explique pourquoi je n'ai jamais entendu parler de Monsieur. Je vais un instant dans ma chambre... lire un bon livre.

Rosalie Gaillard sort vivement et dignement.

Emmanuel Cerdon : Juliette, je vous remercie. C'est très sympa ce que vous avez fait.  
Juliette Franchon : Mais, je...  
Emmanuel Cerdon : J'ai l'air de quoi, maintenant ? Aviez-vous besoin de lui rapporter les persiflages de ce salaud de Roger ?  
Juliette Franchon : Ne parlez pas si fort ! Si la police vous entendait !  
Emmanuel Cerdon : Il faudra bien que, tôt ou tard, elle se rende compte, la police, que Roger n'était pas un saint, loin de là. C'est quand même moi qui ai inventé le concept du meurtre inversé, non ? Qui puis-je si tous les éditeurs sont des imbéciles ?  
Juliette Franchon : C'est quoi, déjà ?  
Emmanuel Cerdon : Quoi ?  
Juliette Franchon : Le meurtre inversé ?  
Emmanuel Cerdon : Vous avez lu mes livres ?  
Juliette Franchon : Heu... évidemment !  
Emmanuel Cerdon : Dans « Le cadavre n'est pas celui qu'on croit », l'inspecteur découvre que la vraie victime n'est pas l'assassiné, mais que c'est l'assassin... Vous vous en souvenez ?  
Juliette Franchon : [mentant outrageusement] Oui, oui ! Heu... c'était même assez subtile.  
Emmanuel Cerdon : C'est le moins qu'on puisse dire. Dans « La louche de Madame N. n'a pas tué son mari », c'est lui qui a massacré sa femme avec l'ustensile de cuisine.  
Juliette Franchon : [même jeu] Exactement et en plus on ne le devine pas en lisant

---

<sup>1</sup> L'auteur paie les frais d'édition de l'ouvrage. Dans ces conditions, n'importe qui peut publier n'importe quoi.

le titre.

Emmanuel Cerdon : Ménager le suspense, c'est la base de tout... Il devient de plus en plus difficile de travailler ici. Je me retire. Si le commissaire revient après avoir compté les morceaux de Roger, appelez-moi. Il pourrait avoir besoin de mon aide.

Juliette Franchon : Sans aucun doute !

Emmanuel Cerdon sort avec son cahier.

Clémentine Vertoux porte un débardeur qui laisse visible son nombril. Elle s'approche du Dr Paladru.

Clémentine Vertoux : [à Paladru] Docteur ! Puis-je vous demander quelque chose ?

Dr Paladru : [visiblement ennuyé] Si vous voulez.

Clémentine Vertoux : J'ai toujours mal à la gorge. Je n'arrive pas à m'en débarrasser.

Dr Paladru : Normal !

Clémentine Vertoux : Vous trouvez ça normal, docteur ?

Dr Paladru : C'est le courant d'air.

Clémentine Vertoux : Mais je ne suis pas constamment dans un courant d'air, je prends d'ailleurs d'infinies précautions pour les éviter.

Dr Paladru : Le courant d'air intérieur.

Clémentine Vertoux : Pardon ?

Dr Paladru : Vous avez toujours le nombril découvert. Chaque fois que vous ouvrez la bouche, ça crée un courant d'air intérieur.

Clémentine Vertoux : Ah bon ? [Mettant le doigt sur son nombril] Il y a de l'air qui rentre par là ?

Dr Paladru : Ça peut arriver.

Clémentine Vertoux : Qu'est-ce que je dois faire, docteur ?

Dr Paladru : Garder l'autre orifice bien fermé.

Clémentine Vertoux : Comment ?

Dr Paladru : [un peu excédé] En vous taisant.

Clémentine Vertoux : Alors là, je ne sais pas si je tiendrai longtemps... Mais, dites, docteur, vous ne vous moquez pas de moi ?

Dr Paladru : Voyons !... Je n'oserais jamais.

Clémentine Vertoux : [s'éloignant en regardant son nombril] Je ne me doutais pas que de l'air pouvait entrer par là...

Clémentine Vertoux retourne à sa première place. Georges Maurepin prend son téléphone portable, compose un numéro et attend. Pendant ce temps, le Dr Paladru plie ses cartes, Juliette Franchon range les verres.

Georges Maurepin : [très acide] Allô, chérie ?... Excuse-moi de te réveiller, comment vas-tu ?... Ça allait mieux quand tu dormais... évidemment, chérie, quand tu dors, tu ne te rends compte de

rien... Qu'est-ce que je pompe ?... Ah ! Je te pompe l'air ! C'est très bien ça ! De l'oxygène, il n'y a rien de mieux pour la migraine... Mais non, chérie, je ne me fiche pas de toi, quelle idée ! ... Qu'est-ce que c'est que ce souffle rauque ?... La bouilloire du bar que tu as allumée pour te faire un thé... Evidemment ! D'abord, tu me dis que tu dors, ensuite que tu te fais du thé. Tu es somnambule ou quoi ?... Tu as mis l'eau à bouillir avant de t'endormir ?... [Au public] Les femmes sont tellement de mauvaise foi que, quand elles mentent, elles ne savent même plus si elles ne disent pas la vérité. [Avec un petit rire pas net] C'est hallucinant !... [D'un air mauvais] Et si je venais, moi, vérifier de visu que tu es seule avec la bouilloire ?... O.K. ! J'arrive !

Georges Maurepin raccroche, met son téléphone portable dans sa poche et va pour sortir.

- Georges Maurepin : [à Juliette, en passant, d'un ton très désagréable] Intéressant, hein, les histoires des autres ?
- Juliette Franchon : Il est difficile de ne pas entendre les hurlements délirants à trois mètres de vos oreilles.
- Georges Maurepin : [même jeu] C'est ça !

Georges Maurepin sort furieux. Juliette Franchon se rapproche du Dr Paladru.

- Juliette Franchon : [montrant la sortie prise par Georges Maurepin] Saviez-vous que ce triste sire est persuadé que sa femme avait des relations avec ce pauvre Roger ?
- Dr Paladru : C'est ce qu'on nomme un état obsessionnel rédhibitoire.
- Juliette Franchon : Moi, je me demande si ce n'est pas lui qui a tronçonné ce pauvre Roger.
- Dr Paladru : A chacune de tes répliques, tu dis : « ce pauvre Roger ». En quoi, diable, était-il « pauvre ». Voilà un étrange signe de compassion pour un être universellement détesté.
- Juliette Franchon : Vous ne l'appréciez pas non plus ?
- Dr Paladru : Pour moi, l'être humain n'est qu'un ensemble de viscères nauséabondes quand on a la chance de tomber sur un cas intéressant ou, pire, c'est une créature souffreteuse qui vous enquiquine, parce qu'elle a un petit rhume ou un furoncle mal placé.
- Juliette Franchon : Docteur, je vous aime bien. Vous m'avez quasiment mise au monde, mais, parfois, vous me donnez la chair de poule.
- Dr Paladru : Avoir la chair de poule pour une fille qui ne compte plus ses

liaisons n'a rien que de bien naturel. Je ne serais pas étonné que toi et... ce « pauvre Roger »...

Juliette Franchon : [choquée] Docteur ! Je ne peux en entendre davantage. Je vais en cuisine préparer quelque chose.

Dr Paladru : Bonne idée, applique-toi bien. Quand je pense à ton bœuf miroton, j'en deviens malade.

Juliette Franchon : [ravie] C'est vrai ? Vous aimez mon bœuf miroton ?

Dr Paladru : J'en deviens malade au sens propre du terme, souffrant d'indigestion par anticipation. D'ailleurs, je vais aller me soigner.

Le Docteur Paladru va pour sortir.

Juliette Franchon : Ce n'est pas gentil de dire ça.

Dr Paladru : Et toi, es-tu gentille de cuisiner si bien qu'on se bourre la panse au point d'être indisposé le reste de la journée ?

Le Docteur Paladru sort.

Juliette Franchon : Le Docteur Paladru, quel numéro !...

Entrée d'Agnès Maurepin furieuse.

Agnès Maurepin : Cet idiot de Georges n'est plus ici ? Zut ! Je venais lui dire ma façon de penser.

Juliette Franchon : [à Agnès Maurepin] Je parie qu'il ne perd rien pour attendre. Allez, le bœuf miroton ne se fera pas tout seul.

Marie-France Dulieu : Et le bœuf miroton est la base de toute activité culinaire.

Juliette va pour sortir. Elle se ravise.

Juliette Franchon : Ma tante ! Tu es si discrète, dans ton coin, que tout le monde t'a oubliée.

Marie-France Dulieu : Heureusement.

Juliette Franchon : Pourquoi : « heureusement » ?

Marie-France Dulieu : Parce que, dans ce genre d'histoire, il vaut mieux se faire oublier.

Juliette Franchon sort. Marie-France Dulieu continue silencieusement à tricoter, apparemment sans s'occuper de ce qui se passe autour d'elle.

Agnès Maurepin : [à Clémentine Vertoux] Ne trouvez-vous pas cette situation très déplaisante ? Etre coincée ici avec ces gens et surtout...

avec mon mari, quel ennui. Vous ne pensez pas ?... Dites, Mademoiselle, je vous parle !... Hé, ho ! Vous êtes muette ? Je vois d'ici les titres des journaux : « Le meurtre élucidé. La muette déclare : j'avoue tout ».

Par gestes, Clémentine Vertoux essaie de faire comprendre qu'elle ne peut pas parler.

- Agnès Maurepin : C'est bien ma chance. Moi qui ai tant besoin de communication, je me retrouve avec une aphasique.
- Clémentine Vertoux : Hé ! Restez polie ! Une quoi, vous avez dit ?
- Agnès Maurepin : Mais elle parle !
- Clémentine Vertoux : Une quoi que vous avez dit ?
- Agnès Maurepin : Elle parle, mais mal. « Aphasique », qui est atteinte d'aphasie.
- Clémentine Vertoux : Ah bon !... Il fallait le dire... Pardonnez-moi, je ne dois pas trop ouvrir mon clapet... Mon mal de gorge.
- Agnès Maurepin : Ça vous brûle quand vous parlez ?
- Clémentine Vertoux : Non, c'est à cause du nombril et du courant d'air.
- Agnès Maurepin : [ébahie] Pardon ?
- Clémentine Vertoux : Le docteur a ordonné que je ferme la bouche, mais je n'y tiens plus. Tant pis !
- Agnès Maurepin : Comme disait un grand penseur du 20<sup>e</sup> siècle : « Il vaut mieux parler pour ne rien dire, que de ne pas parler du tout. <sup>2</sup> »
- Clémentine Vertoux : Je ne voudrais pas vous importuner, Madame, mais j'aurais besoin d'un avis.
- Agnès Maurepin : Excellent ! Ça nous fera passer le temps. Tout le monde estime que je suis de très bon conseil, à part cet imbécile de Georges évidemment.
- Clémentine Vertoux : C'est à propos de mon poids.
- Agnès Maurepin : Seigneur ! Qu'est-ce qu'il a votre poids ?
- Clémentine Vertoux : Je dois avoir la ligne.
- Agnès Maurepin : Droite ou [appuyant sur « -vexe »] convexe ?
- Clémentine Vertoux : Non, non, je ne veux vexer personne, encore que certaines pourraient être jalouses. Seulement, j'ai absolument besoin d'avoir une ligne particulière.
- Agnès Maurepin : Ah bon ?
- Clémentine Vertoux : Je suis inscrite au concours « Miss rurale ». Je dois obligatoirement gagner pour concourir au titre de « Miss régionale », tremplin à celui de « Miss nationale », qui mène directement à « Miss Monde ».
- Agnès Maurepin : Au moins, vous avez de l'ambition.
- Clémentine Vertoux : Dans la vie, il faut savoir ce qu'on veut.

---

<sup>2</sup> Pierre Dac

- Agnès Maurepin : Et vous, vous savez !  
Clémentine Vertoux : Alors, ma ligne ?  
Agnès Maurepin : Qu'avez-vous mangé hier soir ?  
Clémentine Vertoux : La terrine de foie gras avec des tranches grillées de brioche au beurre.  
Agnès Maurepin : C'est tout ?  
Clémentine Vertoux : Non ! C'était l'entrée.  
Agnès Maurepin : Et après ?  
Clémentine Vertoux : Un plat dont j'ai oublié le nom.  
Agnès Maurepin : Décrivez-le.  
Clémentine Vertoux : Il y avait des pommes de terre avec du lard et une grosse couche de fromage fondu par-dessus. Mais, attention, je n'ai pas mangé de pain. J'ai pris seulement une louche de crème double pour couvrir le tout.  
Agnès Maurepin : Vous vous nourrissez souvent comme ça ?  
Clémentine Vertoux : Je suis un peu gourmande. Remarquez, je crois que je n'aurais pas dû accepter de prendre un dessert.  
Agnès Maurepin : Il me semble que c'eût été sage.  
Clémentine Vertoux : Comment voulez-vous résister à l'omelette norvégienne aux marrons ?  
Agnès Maurepin : Difficilement.  
Clémentine Vertoux : Je vous repose donc ma question : ma ligne ?

Pendant la réplique suivante, le visage de Clémentine Vertoux s'allonge progressivement et une grimace de dégoût la défigure.

- Agnès Maurepin : Il faudrait dorénavant remplacer le foie gras par du foie de veau... 50 grammes, la brioche par des biscottes au soja allégées, les pommes de terre par des carottes bouillies, le lard par... par... supprimons le lard, le fromage fondu par une pincée de sel, la crème double par du yaourt à 0%. Quant au dessert, si vous y tenez vraiment, prenez une cuillère à soupe... non... à café... de flanc à la vanille sans matière grasse.  
Clémentine Vertoux : [épouvantée] Je vais mourir de faim !  
Agnès Maurepin : Mais non !  
Clémentine Vertoux : En somme, vous êtes en train de me dire, comme ce dégoûtant de Roger, que je suis une dondon.  
Agnès Maurepin : Je n'ai pas dit ça. Je crois qu'il vaut mieux prévenir que guérir.  
Clémentine Vertoux : Donc, ma ligne... ?  
Agnès Maurepin : Elle est très bien votre ligne. Mais... comment avez-vous qualifié Roger ?  
Clémentine Vertoux : J'ai dit : ce dégoûtant de Roger. Et je le maintiens. Il s'est toujours moqué de mon envie de devenir Miss. [Ne se

- contenant plus] Il me traitait plus précisément de pouffiasse<sup>3</sup>, de grosse vache, de ventripotente, d'adipeuse, de gros tas, de barrique, de poussah, de mastodonte... et pire que tout... non, ça je n'ose même pas vous le répéter... de... de... de patapouf ! Je le détestais, je l'exécrais, je le maudissais. En un mot, je ne l'aimais pas. Tiens, j'aurais pu le tuer.
- Agnès Maurepin : [d'un air entendu, avec un sourire sadique] Ah bon ?
- Clémentine Vertoux : [calmée et effrayée par ce qu'elle vient de dire] Qu'est-ce que vous me faites dire ? Je n'ai tué personne.
- Agnès Maurepin : [même jeu] Vous êtes sûre ?
- Clémentine Vertoux : Heu... évidemment.
- Agnès Maurepin : Remarquez que si ce n'est pas vous, c'est quelqu'un d'autre.
- Clémentine Vertoux : Vous, par exemple !
- Agnès Maurepin : Moi ou... cet imbécile de Georges. Voilà qui m'arrangerait bien. Bon débarras !
- Clémentine Vertoux : Avec toutes vos histoires, je crève de faim.
- Agnès Maurepin : Allez à la cuisine, vous trouverez bien une feuille de salade.

Clémentine Vertoux sort. Le commissaire et Tradellone entrent.

- Agnès Maurepin : [acide] Je pense que vous ne connaissez pas encore le coupable ?
- Tradellone : [désapprobatrice] Madame Maurepin, un peu de patience ! Nous n'en sommes qu'à la page 14. Si nous arrivions en annonçant déjà le nom de l'assassin, le public, qui a payé chèrement ses places, crierait au scandale. Un peu de bon sens, tout de même !
- Agnès Maurepin : Voilà un genre de répliques que je ne supporte pas.

Agnès Maurepin sort, fâchée et drapée dans sa dignité.

- Le commissaire : Tradellone, occupez-vous de l'enquête. Plus vite nous l'aurons bouclée, [montrant le public] plus vite ils pourront rentrer chez eux. [Stupéfait, à Tradellone] C'est quoi, ça ?
- Tradellone : C'est une charmante petite dame qui tricote.
- Le commissaire : [excédé] Tradellone ! Je le vois bien que c'est une bonne femme qui tricote. Mais d'où sort-elle ?
- Tradellone : Je ne sais pas.
- Le commissaire : Ça, Tradellone, c'est vous tout craché : « Je ne sais pas ». L'essence... la quintessence du policier est justement de savoir. [S'approchant de Marie-France Dulieu] Vous êtes qui, vous ?
- Marie-France Dulieu : [voix forte, mais ton très doux] Ce serait plutôt à moi de vous poser la question.

<sup>3</sup> pouffiasse ou poufiasse : les deux orthographes sont admises.

- Le commissaire : [à la limite de la grossièreté] Quoi ? Vous savez à qui vous avez affaire ?
- Marie-France Dulieu : [même jeu] Oui, tout à fait ! A un monsieur, pas très poli, avec un caractère difficile, dont l'urbanité est encore à démontrer. Permettez-moi d'ajouter que vous devez avoir très probablement des problèmes d'hyperacidité gastrique, ce qui expliquerait le côté atrabilaire de votre personnalité.
- Le commissaire : [s'étouffant] Vous ...
- Marie-France Dulieu : [même jeu] Vous voyez : vous vous énervez tellement, que vous ne pouvez plus respirer. Calmez-vous donc, mon brave.
- Le commissaire : [à Tradellone] Non mais... Faites quelque chose, je vais l'exploser, moi.
- Tradellone : Patron ! C'est une dame charmante !
- Le commissaire : Vous vous répétez, Tradellone.
- Marie-France Dulieu : [même jeu] Je pourrais vous demander ce que vous faites chez moi.
- Tradellone : Chez vous ?
- Marie-France Dulieu : Enfin... presque. J'habite ici depuis plus de cinquante ans.
- Tradellone : [amusée et attendrie] Impossible !
- Marie-France Dulieu : Pourquoi, je vous prie ?
- Tradellone : Vous ne pouvez pas être là depuis cinquante ans... à votre âge.
- Marie-France Dulieu : Flatteuse ! En tout cas, j'ai toujours vécu dans cette maison.
- Le commissaire : [furieux] Tradellone ! Si ce que cette folle raconte est vrai, comment se fait-il que je n'aie pas été averti ?
- Tradellone : Je ne sais... heu... Personne n'en a parlé.
- Le commissaire : Notez, Tradellone : l'inspecteur Tradellone a un mauvais point. [À Marie-France Dulieu] Vous, assez ri.
- Marie-France Dulieu : Je n'ai pas envie de rire. [Coquine en montrant son tricot] Ces côtes me posent quelques problèmes.

Tradellone passe manifestement un bon moment.

- Le commissaire : Il y a eu un meurtre, ici.
- Marie-France Dulieu : Je sais.
- Le commissaire : Dans un moment, il y en aura un deuxième si vous continuez à avoir l'air de...
- Marie-France Dulieu : J'ai l'air de quoi ?
- Le commissaire : De vous ficher de moi.
- Marie-France Dulieu : [posant provisoirement son ouvrage et ajustant ses lunettes demi-lune] Vous savez, jeune homme, quelques gouttes de laudanum ne vous feraient pas de mal.
- Le commissaire : [au bord de la crise] Nom, prénom.
- Marie-France Dulieu : Dulieu Franchon Marie-France, Micheline, Patricia, Claire, Jocelyne, Danielle, Françoise, Liselotte.

Le commissaire : C'est tout ?  
Marie-France Dulieu : C'est tout.  
Le commissaire : Tradellone ! Notez au lieu de vous bidonner bêtement ! [À Marie-France Dulieu] Adresse.  
Marie-France Dulieu : Ici.  
Le commissaire : Comment ça, ici ?  
Marie-France Dulieu : Commissaire, suivez un peu la conversation. Prenez exemple sur Mademoiselle Tradellone.  
Le commissaire : [au bord de la crie d'apoplexie] Sur Tradellone ? Alors ça, c'est la meilleure.  
Marie-France Dulieu : J'ai déjà dit que je vivais ici depuis plus de cinquante ans. [Avec un ton de reproche] Vous n'avez donc rien écouté.  
Le commissaire : [comme pris en faute] Je... je voulais vérifier si vous ne changiez pas de version.  
Tradellone : C'est un vieux truc policier.  
Marie-France Dulieu : [mutine] Je connais. J'ai déjà vu ça souvent à la télévision. Ça ne marche jamais. [Plus sérieuse] Assez joué. Je suis l'ancienne propriétaire de l'auberge. Il y a peu, j'ai donné l'établissement à ma nièce Juliette à la condition formelle de pouvoir vivre tranquillement dans le petit appartement au dernier étage. Je me fais la plus discrète possible. Oui, je connaissais Roger Fauchois comme tout le monde. Oui, je le détestais comme tout en chacun. Non, je ne l'ai pas tué. C'est du moins ce que tous affirment, donc moi aussi.  
Le commissaire : Ho ! Ho !... [Un temps] Ho ! Comment voulez-vous que je vous pose des questions si vous donnez les réponses avant ?  
Marie-France Dulieu : [se replongeant dans son ouvrage] Vous avez raison, Commissaire, chacun son métier. Je vous écoute.  
Le commissaire : Vous écoutez quoi ?  
Marie-France Dulieu : Vos questions.  
Le commissaire : Heu... je n'en ai plus... pour le moment.  
Marie-France Dulieu : Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle Tradellone a tout noté. [À Tradellone ] N'est-ce pas ? Et maintenant, je souhaiterais avancer mon ouvrage. Je ne suis pas sortie de l'auberge... enfin, si j'ose dire. Veuillez m'excuser, vous me fatiguez avec vos histoires.

Marie-France Dulieu sort à petits pas rapides. Agnès Maurepin entre.

Le commissaire : Encore vous ?  
Agnès Maurepin : Je cherche ce crétin de Georges. [Très ironique] Evidemment, vous ne l'avez pas vu ! Commissaire, trouvez l'assassin au plus vite, je vous en prie, et qu'on parle d'autre chose. Mon mari

devient plus insupportable que jamais.

Le commissaire : [à Agnès Maurepin] Croyez bien, Madame, que mon adjointe et moi... [regardant Tradellone avec un air dubitatif] « m'oui » !... que [appuyant fortement sur le « je »] je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que les choses avancent très vite.

Tradellone : Et le pouvoir du patron, ce n'est pas rien.

Le commissaire : [à Agnès Maurepin] Pour l'instant, il me faut poursuivre l'enquête au frigo... Et bien, Tradellone, vous venez ou vous prenez racine ?

Le commissaire et Tradellone sortent. Juliette Franchon entre très énergiquement, un grand couteau de cuisine dans la main.

Juliette Franchon : [hurlant] C'est un scandale !

Agnès Maurepin : Vous avez l'air fâchée.

Juliette Franchon : [impertinente] À quoi voyez-vous ça ?

Agnès Maurepin : Une impression. Mais vous pourriez me parler sur un autre ton.

Juliette Franchon : J'utilise le ton que je veux et s'il ne vous plaît pas, allez vous faire voir ailleurs.

Agnès Maurepin : [en sortant] Quelle impertinence ! Ah ! J'y reviendrai, moi, dans ce boui-boui.

Agnès sort ulcérée.

Juliette Franchon : Cette bonne femme, elle m'énerve ! Qu'est-ce que je disais, moi, avant qu'elle me coupe mes effets ?... Ah, oui ! [Hurlant] C'est un scandale !

Entrée de Georges Maurepin à l'opposé de la sortie d'Agnès.

Georges Maurepin : Qu'est-ce qui vous arrive encore ?

Juliette Franchon : [scandalisée] Il y a eu un crime dans cette maison.

Georges Maurepin : En voilà une nouvelle ! [Faussement tragique] Roger n'est plus de ce monde depuis un sacré moment.

Juliette Franchon : Qui vous parle de Roger ?

Georges Maurepin : Un autre meurtre ? [Avec un sourire sadique] Ce ne serait pas ma femme, par hasard ?

Juliette Franchon : Je n'ai pas parlé de meurtre.

Georges Maurepin : Vous avez dit : « Il y a eu un crime dans cette maison. »

Juliette Franchon : Un crime n'est pas forcément un assassinat.

Georges Maurepin : Quoi d'autre, alors ?

Juliette Franchon : [hurlant tant elle est outrée] Pire qu'un meurtre : une infamie, une ignominie, une indignité.

Georges Maurepin : Expliquez-vous, vous commencez à m'intéresser. J'adore les

turpitudes des autres et comme je ne vois pas ce que j'aurais pu vous faire...

Juliette Franchon : [même jeu] Un vol inqualifiable, un larcin monstrueux, un pillage scandaleux.

Georges Maurepin : Allez ! Expliquez !

Juliette Franchon : [agitant son couteau sous le nez de Georges Maurepin] Quelqu'un s'est introduit dans la cuisine et a mangé toute ma réserve de salades. [Au bord des larmes] Des salades que j'ai cultivées moi-même, que j'ai cueillies avec amour en demandant pardon à chacune de les couper.

Georges Maurepin : Une bestiole, sans doute.

Juliette Franchon : Une « bestiole » ne choisit pas les meilleures feuilles et ne prend pas la peine de jeter les autres dans la poubelle.

Georges Maurepin : Mais enfin, qui pourrait voler vos salades ?

Juliette Franchon : Je n'en sais rien encore, mais quand je le saurai, je ne donnerai pas cher de sa peau à ce gangster.

Georges Maurepin : [méchamment intéressé] Ah oui ?

Juliette Franchon : Vous avez quelque chose derrière la tête : j'aurais tué ce salopaud de Roger. Je ne l'ai pas dit. Par contre, l'infâme herbivore, lui, peut numéroter ses abattis.

Georges Maurepin : C'est ce qui fait toute la différence avec Roger.

Juliette Franchon : Quoi ?

Georges Maurepin : Il n'a pas eu l'occasion de les numéroter ses abattis, lui. Remarquez que ça aurait évité du travail aux forces de l'ordre.

Juliette Franchon : Votre humour a quelque chose de putride. [Brandissant son couteau] Quoi qu'il en soit, je pars à la recherche du forban et si je mets la main sur lui, c'est en croquettes qu'on le retrouvera.

Juliette Franchon va pour sortir.

Georges Maurepin : Hé ! Je vous signale que ma femme adore la salade.

Juliette Franchon : [enflammée] Hou !

Juliette Franchon sort en pointant son couteau en avant comme une épée.

Georges Maurepin : [à la coulisse où vient de sortir Juliette] Attendez-moi ! Je ne veux pas rater ça.

Georges Maurepin sort. Entrée de Clémentine Vertoux par la même porte.

Clémentine Vertoux : [à la cantonade] Elle a failli me piquer avec son couteau.

Vittorio entre.

Vittorio : [apercevant Clémentine Vertoux] Ça, c'est de la nana !  
Clémentine Vertoux : Je vous demande pardon ?  
Vittorio : Peut-être un peu direct, non ?  
Clémentine Vertoux : Un peu, oui !  
Vittorio : Il faut vous dire que je n'ai jamais le temps. Je suis stressé comme pas deux. Vous comprenez, le Parrain, il me presse comme un citron.  
Clémentine Vertoux : Tout de même, vous y allez un peu fort.  
Vittorio : Me permettez-vous de reprendre ?  
Clémentine Vertoux : Si vous y tenez...

Vittorio sort côté jardin et entre aussitôt.

Vittorio : [même jeu] Une beauté pareille, ça ne se trouve pas sous la roue d'un gros char, ni sous un grand pied-plat !  
Clémentine Vertoux : Mieux... comment dirais-je... plus littéraire... encore que l'image est assez curieuse.  
Vittorio : D'habitude, quand je vois une fille comme vous, je ne m'embarrasse pas de discours, pas le temps, je la...  
Clémentine Vertoux : Oui, mais alors là, [montrant le public] il y a un nombre certain de témoins et ce ne serait pas prudent de votre part, pas prudent du tout.  
Vittorio : [s'ébrouant et secouant la tête comme pour chasser une mauvaise pensée] D'accord, je vais faire un effort... je vais du moins essayer. Ne bougez pas, je reviens.  
Clémentine Vertoux : Je ne bougerai pas, je m'amuse trop.

Vittorio sort côté jardin et entre à nouveau.

Vittorio : [avec emphase] Oups ! Qu'est-ce que je vois ? Une vénusté <sup>4</sup> pareille, ça ne se rencontre pas tous les jours.  
Clémentine Vertoux : Ah, vous faites des progrès. Mais, il y a un léger décalage entre le vocabulaire et la syntaxe... [Précieuse] Comprenez-vous ?  
Vittorio : [déçu] Vous trouvez ?  
Clémentine Vertoux : Où avez-vous été chercher « vénusté » ?  
Vittorio : J'en sais rien, une... qui est comme Vénus... Non ?  
Clémentine Vertoux : Oui, mais le mot est assez rare et son emploi marque une certaine culture, tandis que la tournure « Oups ! Qu'est-ce que

<sup>4</sup> Grâce, beauté, charme digne de Vénus.

Vittorio : je vois ? » est plus populaire.  
Tip top ! Une seconde !

Vittorio sort et entre.

Vittorio : [avec encore plus d'emphase] Ho ! Qu'aperçois-je ici même en vous voyant par mes regards ? Sont-ce des mirages ou la réalité vraie qui m'éclabousse les mirettes ? Jamais, jamais, lors de ma longue existence, je ne me suis trouvé face à face tout près d'une telle grâce féminine, carrément mirobolante <sup>5</sup> ... [Ton normal] Bon ! Alors, là... j'emballe ?

Clémentine Vertoux : Vous n'« emballez » rien du tout. Je ne suis pas sensible à votre style ampoulé.

Vittorio : [perdant patience] Vous êtes assez pénible.

Clémentine Vertoux : Ce n'est pas avec ce genre de remarque que vous séduirez les demoiselles.

Vittorio : Dernier essai ! Mais après, je vous avertis que...

Vittorio sort et entre.

Vittorio : [avec un ton un peu macho] Hé ! Vous n'êtes pas mal, vous ! Allez, Bébé, ramène-toi !

Clémentine Vertoux : Alors là... là... au moins c'est naturel. Vous êtes tout entier dans vos propos.

Vittorio : Bon ! [Tendant la main vers elle] Vous venez ?

Clémentine Vertoux : Non !

Vittorio : Comment ça, non ?

Clémentine Vertoux : Vous n'êtes pas, mais absolument pas mon type.

Vittorio : [stupéfait] Hein ? Vous me laissez exécuter tout ce cirque et vous m'envoyez paître ?

Clémentine Vertoux : On envoie paître les ânes ou les moutons.

Vittorio : Ça ne va pas se passer comme ça.

Clémentine Vertoux : Mais si, mais si !

Vittorio : [menaçant et avançant vers Clémentine Vertoux] On ne roule pas Vittorio dans la farine.

Clémentine Vertoux : Peut-être pas, mais on peut faire couler des larmes sur ses joues.

Vittorio : [plus menaçant encore et ricanant] La vache pour laquelle je pleurerai n'est pas encore née.

Clémentine Vertoux : Vous croyez ?

Clémentine Vertoux sort un spray et en asperge Vittorio.

---

<sup>5</sup> trop belle pour être vraie.

Vittorio : [hurlant de douleur, les mains sur les yeux] Ha ! Mes yeux ! La vache !  
Clémentine Vertoux : Ah ! Vous voyez <sup>6</sup> !  
Vittorio : [même jeu] Non, je ne peux plus vous voir !  
Clémentine Vertoux : Et bien, allez vous faire voir ailleurs !  
Vittorio : [allant vers la sortie jardin] Je vais me sécher les yeux, mais vous me reverrez.

Vittorio sort en courant. Il croise Agnès Maurepin.

Clémentine Vertoux : Les hommes... c'est quelque chose !  
Agnès Maurepin : Vous trouvez ? Quant à moi, je pense qu'ils se rapprochent plutôt du rien du tout.

Marie-France Dulieu entre très discrètement et va s'asseoir avec son ouvrage.

Agnès Maurepin : [à Clémentine Vertoux] Elles étaient bonnes les salades ?  
Clémentine Vertoux : Un peu insipides. [Ton de reproche] Vous me parlez à nouveau de manger, la faim revient. J'y retourne.

Clémentine Vertoux sort.

Agnès Maurepin : [à la coulisse] Pas d'huile... sur la salade. [Elle s'approche de Marie-France Dulieu] Bonjour, Madame.  
Marie-France Dulieu : [sans relever la tête] Bonjour, bonjour.  
Agnès Maurepin : Vous avez entendu cette pauvre fille qui se voit Miss Monde ? Quelle misère !  
Marie-France Dulieu : [même jeu] Il y a des Miss Monde tous les ans. Chacune s'est vue avec la couronne sur la tête, sinon elle n'aurait pas concouru.  
Agnès Maurepin : Ces manifestations sont complètement ridicules. [Déçue de ne pas l'être] Pourquoi les plus belles devraient-elle devenir des sortes de reines ?  
Marie-France Dulieu : [relevant la tête] Quand on consulte les journaux, ce que j'évite depuis longtemps, on n'y découvre que des horreurs, comme si la principale préoccupation des humains était de massacrer leurs semblables. On aimerait lire plus souvent des comptes rendus de manifestations pacifiques telles que vous les évoquez.  
Agnès Maurepin : N'empêche, qu'ici même...  
Marie-France Dulieu : Vous faites allusion à Roger Fauchoux ? [Toujours avec un ton doux et charmant] Un être abject. On peut comprendre le

---

<sup>6</sup> Les répétitions qui suivent sont volontaires.

besoin impérieux de s'en débarrasser. C'est, en quelque sorte, une exception.

Agnès Maurepin : Ne me dites pas, qu'avec votre côté bonne-maman « confiture », vous seriez capable de liquider un de vos semblables.

Marie-France Dulieu : [même jeu] Je récusé le fait que Roger ait pu être mon semblable, même si je suis pleine de défauts. Mais attention : il faut se méfier des eaux dormantes. Il arrive que certaines se réveillent et alors...

Agnès Maurepin : Vous prétendez que c'est vous qui avez envoyé le Roger ad patres ?

Marie-France Dulieu : [même jeu] Moi, peut-être... ou vous... ou quelqu'un d'autre.

Agnès Maurepin : Je ne vous vois pas sectionner ce garçon en morceaux.

Marie-France Dulieu : [même jeu] J'ai tenu cette auberge pendant de longues années. Je m'occupais principalement de la cuisine. Si vous saviez le nombre de volailles que j'ai découpées...

Agnès Maurepin : Une volaille ? Roger n'était pas policier !

Marie-France Dulieu : Un policier ou autre chose, c'est toujours fabriqué de la même façon.

Marie-France Dulieu se replonge dans son travail, mettant ainsi fin à la conversation. Rosalie Gaillard entre.

Rosalie Gaillard : [à Agnès] C'est vous qui cherchez votre mari ?

Agnès Maurepin : Oui, mais je me suis calmée un peu. Dommage !

Rosalie Gaillard : Il est dans la véranda.

Agnès Maurepin : Je vais quand même aller lui river son clou.

Marie-France Dulieu : Je viens avec vous. J'adore les scènes de ménage des autres.

Agnès Maurepin et Marie-France Dulieu sortent. Entrée d'Emmanuel Cerdon par une autre issue .

Rosalie Gaillard : Tiens, voilà l'écrivillon du bled.

Emmanuel Cerdon : Extraordinaire ! Il y a des femmes charmantes, intelligentes, séduisantes, brillantes... et puis... il y a vous.

Rosalie Gaillard : Pour les hommes, c'est différent : il y a les mufles, les goujats, les malappris et vous, qui faites partie du lot.

Emmanuel Cerdon : Stop ! Je crains que nous commencions une guerre qui ne nous mènera à rien.

Rosalie Gaillard : D'accord, vive l'armistice !... Je suis désolée de n'avoir pas dévoré vos livres. On ne peut pas tout lire. Il y a même des auteurs classiques qui m'ont échappé. Par exemple, ... Schopenhauer.

Emmanuel Cerdon : La culture n'est pas donnée à tout le monde.  
Rosalie Gaillard : Ce n'est pas gentil ce que vous dites là, comme si j'étais complètement ignare. Je lis beaucoup.  
Emmanuel Cerdon : Quoi, par exemple ?  
Rosalie Gaillard : Plutôt des magazines, je le reconnais.  
Emmanuel Cerdon : Littéraires, scientifiques ?  
Rosalie Gaillard : De préférence littéraires.  
Emmanuel Cerdon : Lesquels ?  
Rosalie Gaillard : Ceux qui racontent des histoires. J'adore les histoires de princesses.  
Emmanuel Cerdon : [ironique] Avec le Prince Charles ?  
Rosalie Gaillard : Quelle famille, tout de même ! Pas besoin de romancier avec eux. Je trouve que ce sont des bienfaiteurs de l'humanité. On ne s'ennuie jamais. Il faudrait leur donner le prix Nobel.  
Emmanuel Cerdon : [finalement amusé] Le prix Nobel de quoi ?  
Rosalie Gaillard : Je ne sais pas, moi... de littérature ?... Non ! On ne peut pas dire qu'ils écrivent grand chose... De la paix ?... Non !... Ce n'est pas vraiment la paix chez eux... Je ne vois pas !... Il n'y a qu'à en inventer un.

Agnès Maurepin entre en courant côté jardin.

Agnès Maurepin : Au secours !

Agnès Maurepin s'enfuit dans la salle par le promenoir côté cour.  
Elle va se cacher derrière un pilier vers le fond.

Rosalie Gaillard : Qu'est-ce que c'est que cette cinglée ?  
Emmanuel Cerdon : Manifestement quelqu'un qui a un problème.

Juliette Franchon entre côté jardin en courant avec son couteau.

Juliette Franchon : [furieuse] Où est-elle ?  
Emmanuel Cerdon : Qui donc ?  
Juliette Franchon : La voleuse. Je l'avais coincée dans la cuisine. [Soudain beaucoup plus calme] J'entame une conversation avec elle...  
Emmanuel Cerdon : [montrant le couteau] Et avec ça !  
Juliette Franchon : [calmement] Gentille, la conversation, sympa comme tout [furieuse] et elle profite d'une légère inattention pour filer.  
Emmanuel Cerdon : La courtoisie est une denrée qui se fait rare.  
Juliette Franchon : [calmement] Comme vous dites. [Furieuse] Où est-elle cette garce ?  
Rosalie Gaillard : [montrant le côté cour de la salle] Elle est partie par...  
Emmanuel Cerdon : [coupant Rosalie Gaillard brutalement] On ne sait pas ! On ne

sait pas où elle est.  
 Rosalie Gaillard : Mais si, elle...  
 Emmanuel Cerdon : On ne sait pas !  
 Rosalie Gaillard : [comprenant enfin le jeu de Emmanuel Cerdon] Ah oui !... Et bien, non ! On ne sait pas.  
 Juliette Franchon : [prenant son téléphone portable] Elle ne perd rien pour attendre.  
 Emmanuel Cerdon : Que faites-vous ?  
 Juliette Franchon : [faisant un numéro] Vous allez voir.

Une sonnerie de portable résonne au fond de la salle.

Agnès Maurepin : [du fond de la salle] Allô, oui ?  
 Juliette Franchon : [prenant une grosse voix] Allô, chérie, c'est Georges.  
 Agnès Maurepin : Georges Maurepin ?  
 Juliette Franchon : [même jeu] Ton mari ne se prénomme pas Georges ?  
 Agnès Maurepin : Si, mais il n'a pas une voix pareille.  
 Juliette Franchon : [même jeu] Je me suis un peu enrhumé... avec le froid qu'il fait dehors.  
 Agnès Maurepin : Tu as pu sortir ? Je croyais que nous étions bloqués.  
 Juliette Franchon : [même jeu] Où es-tu, je te cherche partout ?  
 Agnès Maurepin : Tu sais, la tenancière de l'auberge : complètement folle. Elle veut m'assassiner pour une raison que j'ignore totalement.  
 Juliette Franchon : [reprenant, de rage, sa voix normale, hurlant] Mais, bon Dieu, où es-tu ?  
 Agnès Maurepin : [ne la reconnaissant pas à cause du hurlement] Ah ! Ton rhume va mieux.  
 Juliette Franchon : [n'y tenant plus, hurlant de plus belle] Où es-tu ?  
 Agnès Maurepin : J'ai trouvé refuge au fond de la salle.

Juliette Franchon éteint posément son portable, pousse un rugissement et se rue au fond de la salle en continuant à rugir. Agnès Maurepin s'enfuit de l'autre côté de la salle, remonte sur scène et sort côté jardin. Pendant ce temps, Rosalie Gaillard s'est élancée à la poursuite de Juliette Franchon.

Rosalie Gaillard : Attendez ! Vous ne devriez pas faire ça. Vous allez la blesser.

Juliette Franchon cherche Agnès Maurepin dans le public. Elle s'adresse à un spectateur.

Juliette Franchon : [très menaçante] Vous l'avez vue ? [À un autre] Et vous ?... Attention ! Si vous me racontez des histoires, c'est vous que je

larde.

Rosalie Gaillard entre à son tour dans le public depuis le fond de la salle.

- Rosalie Gaillard : [au spectateur, mais à bonne distance] Ne lui dites rien, sinon vous aurez un meurtre sur la conscience.
- Juliette Franchon : [au même] Si vous vous taisez, c'est vous qui serez la victime.
- Rosalie Gaillard : [à un spectateur proche d'elle] Dites-le lui, vous, que vous n'avez rien vu. L'autre, là, il est tétanisé de terreur.
- Juliette Franchon : Il n'est pas tétanisé de terreur, il rigole.

Si le spectateur ne rit pas, Juliette Franchon dit : « Il fait la gueule. »

- Rosalie Gaillard : C'est un rictus.
- Emmanuel Cerdon : [criant depuis le scène] Cessez d'importuner les spectateurs, ça fait mauvais genre. [Montrant la coulisse jardin] Elle vient de filer par là.
- Juliette Franchon : [criant à Emmanuel Cerdon] Vous êtes sûr ?
- Rosalie Gaillard : Puisqu'il vous l'affirme !
- Juliette Franchon : [au spectateur, menaçante] Et vous, pourquoi n'avez-vous rien dit, hein ? Vous ne tenez vraiment pas à votre peau.

Juliette Franchon quitte le public très rapidement. Elle est rejointe par Rosalie Gaillard sur le promenoir jardin. Elles regagnent la scène en parlant.

- Rosalie Gaillard : Il faut vous calmer. Ce ne sont pas des manières de se conduire chrétiennement.
- Juliette Franchon : Elle m'a volé mes salades.
- Rosalie Gaillard : Cette raison n'est pas suffisante pour assassiner les gens.
- Juliette Franchon : Vous croyez ?
- Rosalie Gaillard : Mais non !
- Juliette Franchon : Remarquez... je voulais surtout l'effrayer pour la punir un peu.
- Rosalie Gaillard : Ta, ta, ta ! On dit ça et après on s'énerve, on s'énerve, on ne sait plus ce qu'on fait et on tue des gens... peut-être innocents.
- Emmanuel Cerdon : C'est le sujet de mon roman : « Meurtre par inadvertance ». Vous l'avez lu, n'est-ce pas ?
- Juliette Franchon : Comment avez-vous dit ?
- Emmanuel Cerdon : « Meurtre par inadvertance ».
- Juliette Franchon : Ah oui ! Bien sûr que je l'ai lu... trois fois.
- Emmanuel Cerdon : Menteuse ! Il n'a pas été publié.

Emmanuel Cerdon sort en répétant : « Menteuse, menteuse, menteuse. »

Rosalie Gaillard : Pauvre garçon !  
Juliette Franchon : Pauvre, en effet. S'il n'avait pas été spolié par ce gredin de Roger qui l'a embobiné en lui faisant croire qu'il deviendrait, grâce à lui, une vedette comme Agatha Christie, il serait encore riche de l'héritage paternel.

Agnès Maurepin entre en courant sans voir Juliette Franchon et se heurte à elle. Juliette Franchon l'empoigne aussitôt.

Agnès Maurepin : Seigneur, je suis morte.  
Juliette Franchon : Pas encore, mais ça ne saurait tarder.  
Agnès Maurepin : [ne sachant plus très bien ce qu'elle dit tant elle est effrayée] Par tous les saints du paradis, et il y en a, hein, des saints au paradis, ça se bouscule même, là-haut... Qu'est-ce que je disais ?  
Rosalie Gaillard : On ne sait pas, mais vous allez nous éclairer.  
Agnès Maurepin : Avant d'y monter, au paradis...  
Juliette Franchon : Prétentieuse !  
Agnès Maurepin : [pleurnichant] Pourrais-je savoir pourquoi vous m'en voulez tant ?  
Juliette Franchon : [féroce] Vous m'avez volé mes salades.  
Agnès Maurepin : Moi ? Mais pas du tout !  
Juliette Franchon : Votre mari vous a dénoncée.  
Agnès Maurepin : Georges ? Salopard ! Quel infâme menteur ! Je suis innocente. Vos salades ont été dévorées par Clémentine Vertoux.  
Juliette Franchon : Clémentine Vertoux ?  
Agnès Maurepin : C'est moi qui... [se ravisant, consciente du danger] qui ai appris par hasard que quelqu'un... j'ignore qui, évidemment... que quelqu'un lui a conseillé d'en manger pour sa ligne.  
Rosalie Gaillard : [à Juliette Franchon] Vous voyez, Madame, qu'est-ce que je vous disais !  
Juliette Franchon : [rugissant] Clémentine Vertoux ! Hou ! [Se précipitant vers la sortie] Ici, Clémentine Vertoux, au pied, que je vous étripie.

Juliette Franchon sort en courant.

Rosalie Gaillard : Décidément, c'est une manie !  
Agnès Maurepin : Je suis crevée ! Je vais aller reprendre des forces et après... après... je réglerai son compte à cet ignoble Georges.

Agnès Maurepin fait une sortie de tragédienne.

Rosalie Gaillard : Enfin un peu de calme.

Entrée du commissaire et de Tradellone.

Le commissaire : [off, très fort] Notez, Tradellone : ce docteur Machin ne sait pas compter. Treize morceaux, ce n'est pas quatorze morceaux.

Tradellone : [off, même jeu] Attention, Patron, attention ! Nous avons compté les sacs, pas les morceaux.

Rosalie Gaillard : [au public] Aïe ! Voilà la maréchaussée qui rapplique.

Rosalie Gaillard s'empare d'une revue, s'assied dans un coin et « se cache » derrière son magazine.

Le commissaire : Qu'est-ce que vous avez dit, Tradellone ?

Tradellone : Nous n'avons trouvé que treize sacs au lieu des quatorze escomptés. Mais, nous avons compté les sacs, pas les morceaux.

Le commissaire : [très condescendant] Tradellone ! Il y a un morceau par sac... [Elevant la voix] Tradellone, on se concentre ! [Condescendant] Un morceau par sac. Donc, si je compte les sacs, c'est comme si je comptais les morceaux... Vous me suivez, Tradellone ?... [Hurlant] Ho, Tradellone, vous êtes avec moi ?

Tradellone : Patron, à part quand vous dormez, je suis toujours avec vous. C'est une question de conscience professionnelle.

Le commissaire : Tradellone, pas de sarcasme avec moi. Avec toutes vos digressions, je perds le fil. Que disiez-vous comme sottise avec votre histoire de sacs et de morceaux ?

Tradellone : Patron, j'ai compté les sacs avec précision et sous votre contrôle personnel.

Le commissaire : Ce n'est pas de ma faute si je dois vérifier tout ce que vous faites, Tradellone.

Tradellone : Nous avons abouti, vous surtout et moi accessoirement, à la conclusion mûrement réfléchie que nous nous trouvions devant treize sacs. Qui vous dit qu'il n'y a pas, dans un cas, deux morceaux dans un seul sac ? Les avons-nous tous ouverts ? Non ! Qui vous dit que quelqu'un n'a pas subtilisé un sac, donc, selon vous, un morceau ?

Le commissaire : Tradellone, vous me fatiguez.

Tradellone : Qui vous dit que c'est le Docteur Paladru qui s'est trompé et non pas les gendarmes qui ont fait le paquetage ?

Le commissaire : Ecoutez, Tradellone...

Tradellone : Enfin, en quoi est-ce important qu'il y ait treize ou quatorze

- morceaux, dès l'instant où l'on sait que la victime a été découpée en plusieurs parties ? Et qui vous dit, Patron, que ce ne sont pas justement les parties qui manquent ?
- Le commissaire : [choqué] Tradellone ! N'allez pas me dire que vous avez l'esprit tordu... avec votre tête de sainte nitouche.
- Tradellone : A propos de tête, avez-vous observé celle de Baccardi, le parrain de son filleul ?
- Le commissaire : Oui, et alors ?
- Tradellone : La mafia<sup>7</sup>, Patron.
- Le commissaire : Qu'est-ce que la mafia vient faire là-dedans ?
- Tradellone : Ils ont l'habitude dans cette joyeuse société de couper certains éléments des victimes.
- Le commissaire : Tradellone, c'est tout vous, ça ! Vous voyez un brave type, sympathique, discret, qui voyage avec son filleul et uniquement parce qu'il a un nom à consonance italienne, voilà la mafia qui applique. Tradellone, vous... [Réfléchissant profondément] Tradellone... un nom à consonance italienne... Avez-vous un parrain, vous aussi ?
- Tradellone : Non. Je suis née dans une famille d'anticléricaux endurcis... Tout ça ne nous donne pas la solution du problème des quatorze morceaux qui en perdent un.
- Le commissaire : C'est pourtant simple, Tradellone, réfléchissez un peu, bon Dieu !
- Tradellone : Je ne vois pas.
- Le commissaire : Retournons compter pour vérifier.
- Tradellone : Encore !
- Le commissaire : Tradellone, ne jouez pas au mauvais esprit.

Entrée de Georges Maurepin.

- Le commissaire : Tiens ! Vous voilà, vous ! Vous cherchez toujours votre femme ?
- Georges Maurepin : Très drôle, Commissaire. [Rire très forcé] Ha, ha, ha !
- Le commissaire : [allant pour sortir] Alors, Tradellone, vous venez ?

Le commissaire et Tradellone sortent. Rosalie Gaillard baisse sa revue.

- Georges Maurepin : [Se retournant et apercevant Rosalie Gaillard] Tudieu, la belle plante !
- Rosalie Gaillard : Vous, du calme ! Votre réputation de séducteur sur le retour vous précède... comme celle de coureuse de votre femme. C'est pas croyable, un couple pareil.

---

<sup>7</sup> Mafia ou maffia : les deux orthographes sont admises.

Georges Maurepin : Que voulez-vous : j'ai le sang chaud et vous êtes ravissante.  
Rosalie Gaillard : Ce que je suis me regarde. Cessez de m'importuner.  
Georges Maurepin : [s'approchant très près de Rosalie Gaillard] Mais, savez-vous que c'est très excitant une petite femme qui se rebiffe.

Rosalie Gaillard gifle Georges Maurepin.

Rosalie Gaillard : Là ! Vous êtes calmé ? Votre sang s'est-il refroidi ?  
Georges Maurepin : [se tenant la joue, penaud] C'est la première fois que...  
Rosalie Gaillard : Et bien, recommencez et ce ne sera pas la dernière.  
Georges Maurepin : [se tenant la joue endolorie] La conversation est rude avec vous. [Changeant de ton] Vous connaissiez bien Roger ?  
Rosalie Gaillard : J'ai, en effet, un ami qui se prénomme ainsi.  
Georges Maurepin : Vous avez ou vous aviez ?  
Rosalie Gaillard : J'ai. Vous ne faites pas dans la dentelle, vous, avec vos allusions discrètes. [Très ironique] Savez-vous que vous êtes pétri de qualités ? Enfin... vous êtes un homme et vous n'y pouvez rien. Vous avez toutes les tares, la pire étant justement de l'être, un homme. De plus, c'est vous qui, génétiquement, avec votre chromosome Y, faites qu'il y en a, des hommes, ce qui est un comble.  
Georges Maurepin : Ah ! Je vois : vous n'êtes pas attirée par le sexe opposé.  
Rosalie Gaillard : Détrompez-vous. Voilà ce qui me désole le plus : autant vous êtes méprisables, autant on ne peut se passer de vous. La vie est mal faite.  
Georges Maurepin : [tentant une approche désespérée] Alors, vous ne pouvez pas vous passer de moi ?  
Rosalie Gaillard : De vous précisément, aucun problème ! Dieu merci, vous n'êtes pas le seul sur terre.  
Georges Maurepin : Votre amabilité est consternante.  
Rosalie Gaillard : C'est comme ça.

Entrée de Marie-France Dulieu avec son ouvrage.

Marie-France Dulieu : Je m'ennuie un peu toute seule dans mon pigeonnier. Je ne vous dérange pas ?  
Georges Maurepin : Et si vous nous dérangiez, ça changerait quoi ?  
Marie-France Dulieu : Rien du tout. [Toujours d'une voix très gentille] Ce qui vient de changer, par contre, c'est que tout le monde a compris que vous êtes un goujat.  
Rosalie Gaillard : Et toc !

Rosalie Gaillard s'écarte. Elle va feuilleter une revue.

- Marie-France Dulieu : [même jeu] Monsieur Maurepin, ça ne vous gêne pas d'être constamment désagréable ?
- Georges Maurepin : Je suis peut-être désagréable, mais pas complètement idiot.
- Marie-France Dulieu : Certainement pas... certainement pas « complètement ».
- Georges Maurepin : Vous avez des airs de bonne grand-mère qui fabrique des yaourts ou des flans à l'ancienne et vous distillez des amabilités avec un fiel que ne renierait pas la pire des vipères.
- Marie-France Dulieu : Désagréable et inculte : le fiel est la bile des animaux de boucherie et des volailles... à moins que vous ne parliez du serpent à plumes Quetzalcoatl.
- Georges Maurepin : Quesaco ?
- Marie-France Dulieu : Non ! Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, un dieu aztèque.
- Georges Maurepin : Vous ne m'impressionnez pas avec votre culture à la noix.
- Marie-France Dulieu : Vous êtes un grand timide, non ?
- Georges Maurepin : Moi, timide ? Laissez-moi rire.
- Marie-France Dulieu : Riez tout votre soûl. Il n'empêche que vous êtes timide.
- Georges Maurepin : [goguenard] À quoi voyez-vous ça ? Vous êtes psychiatre, maintenant ?
- Marie-France Dulieu : Cette sorte de violence que vous mettez dans tous vos propos est la marque indubitable d'un manque de confiance en soi. Remarquez que cela plaide en votre faveur.
- Georges Maurepin : [troublé] À quel propos ?
- Marie-France Dulieu : Concernant le meurtre de Roger, bien sûr.
- Georges Maurepin : [goguenard] Ah ! Vous savez que je suis innocent ?
- Marie-France Dulieu : Je n'ai pas dit ça. Je vous vois assez le trucider dans un de ces mouvements incontrôlés qui sont le propre de la colère des timides, mais de là à le découper comme un saucisson... Il y faut un sang-froid qui vous est probablement étranger.
- Georges Maurepin : Vous, par contre, vous n'êtes pas timorée.
- Marie-France Dulieu : Pas trop, ça va, merci.

Clémentine Vertoux entre jardin en courant. Elle fait un très bref arrêt au centre.

Clémentine Vertoux : Au secours !

Clémentine Vertoux sort cour en courant. Juliette Franchon entre jardin en courant avec son couteau.

- Juliette Franchon : Où est-elle cette voleuse ?
- Rosalie Gaillard : [montrant la coulisse cour] Peut-être par là-bas, pourquoi ?
- Juliette Franchon : Pour la larder !

Juliette Franchon sort en courant côté cour.

Rosalie Gaillard :           Quelle vitalité !

Clémentine Vertoux entre en courant cour et fonce vers jardin.

Clémentine Vertoux:       À l'aide !

Juliette Franchon entre cour.

Juliette Franchon :       [rugissant] Raah ! La voilà ! [Avançant lentement pour savourer sa victoire] Je vais vous percer le bedon et en extraire les rognons pour y récupérer mes salades. [Un temps pendant lequel elle réfléchit, puis regardant le public] Oh, et puis non ! Ce ne serait pas hygiénique. [À Clémentine Vertoux, en rugissant] ... et en extraire les rognons pour vous en faire un collier.

Clémentine Vertoux :   [à Georges Maurepin] C'est elle, l'assassin, vous voyez : elle découpe les gens sans raison.

Juliette Franchon pousse un nouvel hurlement et se lance sur Clémentine Vertoux qui s'enfuit par la coulisse jardin. Georges Maurepin essaie de la retenir, sans succès.

Georges Maurepin :       [à Juliette Franchon] J'ai essayé de la retenir pour vous faciliter la tâche, mais elle m'a échappé.

Juliette Franchon :       [poliment, d'une voix douce] Je vous remercie de votre collaboration, c'est très aimable de votre part. [Rugissant à nouveau] Mais elle ne perd rien pour attendre. Elle ne va pas pouvoir se cacher indéfiniment dans cette maison, cette lâche. [Voix douce] Quelle mauvaise volonté : pourquoi me fait-elle courir comme ça ? [Rugissant] Attends-moi, saleté !

Juliette Franchon sort côté jardin.

Rosalie Gaillard :       Quelle animation !

Georges Maurepin :       Oui, et bien moi, je vais aller animer de ma présence ma chambre avant que « l'aubergiste sanglante » ne s'intéresse à moi.

Georges Maurepin va pour sortir côté jardin, il regarde prudemment dans la coulisse, puis sort sur la pointe des pieds.

Rosalie Gaillard :       Quand je pense que cette Madame Juliette Franchon perdait

son énergie à poursuivre l'épouse, quand c'est l'homme qui est un minable.

Emmanuel Cerdon entre en lisant un livre.

Rosalie Gaillard : [coquine] Toujours dans vos bouquins ?

Emmanuel Cerdon : [désagréable] La culture est une des choses au monde les plus mal partagées.

Entrée du Docteur Paladru.

Docteur Paladru : Mesdames, tout va bien ? Alors, Madame Gaillard, vous avez trouvé l'âme sœur ?

Rosalie Gaillard : Non ! [Avec un grand geste théâtral, en relevant la coiffure] Remarquez, le choix est assez restreint ici. [Montrant la salle] C'est certainement plus intéressant par là ! [S'approchant du nez de scène et scrutant le public] Ouaou ! Il y a en a un, là-bas, je ne vous dis pas. [Au spectateur] Vous êtes avec quelqu'un ?... [Déçue] Ah bon ?... A côté de vous ? A gauche ou à droite ?... [Scrutant l'hypothétique spectatrice] Mais, j'ai toutes mes chances ! Ne bougez pas, je vais me refaire une beauté et j'arrive.

Rosalie Gaillard, tout émoustillée, sort en se dandinant.

Emmanuel Cerdon : Dr Paladru ! J'ai de la chance dans mon malheur.

Docteur Paladru : Je sens venir la consultation gratuite à plein nez.

Emmanuel Cerdon : Ce serait plutôt à l'œil.

Docteur Paladru : C'est ce que j'ai dit.

Emmanuel Cerdon : Vous savez déjà que j'ai mal à l'œil ?

Docteur Paladru : L'enfance de l'art. Vous marchez lentement, la tête basse, en boitant très légèrement. Diagnostic : vous avez peur de vous casser la figure, parce que vous ne voyez pas très bien où vous mettez les pieds. Donc, vous avez un problème à l'œil gauche.

Emmanuel Cerdon : Extraordinaire ! Mais pourquoi l'œil gauche ?

Docteur Paladru : Parce qu'en général j'ai de la chance et que là, je n'avais que 50% de risque de me tromper.

Emmanuel Cerdon : Alors... mon œil !

Docteur Paladru : Vous en avez un qui joue au poker et l'autre qui observe la tête de votre adversaire.

Emmanuel Cerdon : Je sais : un léger strabisme divergent. Je l'ai depuis la naissance. Ça ne me gêne pas. Vous l'examinez mon œil ?

Docteur Paladru : Déshabillez-vous.

Emmanuel Cerdon commence à se déshabiller.

Emmanuel Cerdon : Je dois tout enlever ?  
Docteur Paladru : Tout-tout-tout... tout nu.  
Emmanuel Cerdon : [montrant le public] Devant ceux-là ?  
Docteur Paladru : Il faut ce qu'il faut.

Emmanuel Cerdon continue à se déshabiller.

Emmanuel Cerdon : Je pourrai garder mon slip ?  
Docteur Paladru : Non, non, non ! Tout nu.  
Emmanuel Cerdon : Vous avez vraiment besoin que je sois entièrement dévêtu pour examiner mon œil ?  
Docteur Paladru : Absolument. Ça humilie le patient et ça renforce l'emprise du médecin... Je rigolais ! Rhabillez-vous.

Emmanuel Cerdon pousse un soupir de soulagement et se rhabille pendant les répliques suivantes. Agnès Maurepin entre en coup de vent.

Agnès Maurepin : [sans voir Emmanuel Cerdon] Vous n'auriez pas aperçu...  
[Voyant Emmanuel Cerdon] Oh, pardon ! [Outrée] Vous pourriez faire vos cochonneries ailleurs que dans le salon où tout le monde passe et repasse.  
Emmanuel Cerdon : Mais... vous vous méprenez, c'est le docteur qui m'a dit...  
Agnès Maurepin : [hautaine, en sortant] Il y en a, je vous jure !

Agnès Maurepin sort.

Emmanuel Cerdon : Cette bonne femme, je l'a... hou !...  
Docteur Paladru : Vous la regardez de travers, ce qui doit avoir un rapport avec votre œil gauche.  
Emmanuel Cerdon : Une Marie couche-toi là, oui.

Le Dr Paladru approche son siège d'Emmanuel Cerdon.

Docteur Paladru : Asseyez-vous.

Le Dr Paladru examine l'œil gauche de Cerdon.

Emmanuel Cerdon : Tout le monde a dû y passer. Vous-même, Docteur...  
Docteur Paladru : Il est irrité, c'est sûr.  
Emmanuel Cerdon : Je n'aurais jamais osé écrire ça dans un roman.  
Docteur Paladru : Il y a sûrement une poussière.

Emmanuel Cerdon : Elle est la maîtresse de Maurepin, elle épouse Roger Fauchoix.  
Docteur Paladru : Ne bougez pas.

Le Dr Paladru sort de sa poche un grand canif et l'ouvre consciencieusement.

Emmanuel Cerdon : Après quelques années, elle se remarie avec le premier de la liste et devient Madame Maurepin. [Apercevant le canif, épouvanté] Hé ! Qu'est-ce que vous fabriquez avec ça ?  
Docteur Paladru : [sérieusement] Je vais me curer les ongles avant de vous mettre le doigt dans l'œil.  
Emmanuel Cerdon : [même jeu] Vous parlez sérieusement ?  
Docteur Paladru : Jamais ! C'est un principe.

Le Dr Paladru range son canif.

Emmanuel Cerdon : Ça s'est fait tellement vite qu'on se demande si elle a seulement pris le temps de divorcer.

Le Dr Paladru sort son mouchoir.

Docteur Paladru : Là ! Restez bien tranquille.

Le Dr Paladru cherche à ôter la poussière de l'œil de Cerdon. Juliette Franchon entre en courant avec son couteau.

Juliette Franchon : [hors d'haleine] Je l'ai de nouveau perdue. J'en ai marre, mais alors...  
Docteur Paladru : Ah, ben non ! Vous m'avez fait rater l'opération.

Juliette Franchon ressort de l'autre côté.

Docteur Paladru : Ne bougez plus.

Le Dr Paladru reprend son « opération ».

Emmanuel Cerdon : Et l'autre... Rosalie Gaillard.  
Docteur Paladru : Charmante et quels appas !  
Emmanuel Cerdon : Elle se prétend touriste.  
Docteur Paladru : J'en connais plusieurs qui tournicoteraient bien un peu avec elle... Ne bougez pas, voyons !  
Emmanuel Cerdon : Elle n'est pas venue ici par hasard.  
Docteur Paladru : [se redressant] Voilà ! Vous voulez la garder en souvenir ?  
Emmanuel Cerdon : Quoi donc ?

Docteur Paladru : La poussière.  
Emmanuel Cerdon : Merci, Docteur, mais pourriez-vous être sérieux une seconde.  
Docteur Paladru : Non, pourquoi ?  
Emmanuel Cerdon : Je suis certain que cette Rosalie avait un lien avec Roger. Il a dû lui promettre le mariage pour empêcher ses économies ou quelque chose comme ça.  
Docteur Paladru : Vous êtes devin ?  
Emmanuel Cerdon : Je suis tombé juste ?  
Docteur Paladru : En plein dans le mille.  
Emmanuel Cerdon : Vous ne rigolez pas cette fois ?  
Docteur Paladru : Non. Roger me l'a dit lui-même. Il s'en est vanté après avoir pris son remède préféré.  
Emmanuel Cerdon : Son remède ?  
Docteur Paladru : Une ordonnance que je lui avais donnée : Scotch malté 30 ans d'âge.  
Emmanuel Cerdon : Vous badinez de nouveau.

Entrée de Marie-France Dulieu, toujours avec son ouvrage.

Docteur Paladru : Pas du tout. Je suis associé dans le magasin de spiritueux du village.  
Marie-France Dulieu : Le docteur soigne tout le monde ici. Il a une théorie à lui : la guérison par la dérision.  
Emmanuel Cerdon : Docteur, il ne sera pas dit que je vous aurai extorqué une consultation gratuite, comme vous le prétendiez. Que diriez-vous d'un vigoureux remède au petit salon ?

Emmanuel Cerdon et le Dr Paladru vont pour sortir.

Docteur Paladru : Savez-vous que vous avez des arguments d'une solidité à toute épreuve ?

Ils sortent. Entrée de Baccardi.

Marie-France Dulieu : Monsieur Baccardi !  
Angelo Baccardi : Je cherche encore et toujours ce nigaud de Vittorio.  
Marie-France Dulieu : Angelo, vous n'avez pas changé.  
Angelo Baccardi : Je vous demande pardon ?  
Marie-France Dulieu : Je dis que vous êtes de ces hommes sur lesquels le temps n'a pas de prise.  
Angelo Baccardi : [après un court instant d'hésitation] Marie-France Dulieu !... [appuyant sur le « la »] La Marie-France Dulieu !  
Marie-France Dulieu : Hé oui ! Il y a déjà quelques années...  
Angelo Baccardi : Je suis une vieille baderne de ne pas vous avoir reconnue plus

- tôt.
- Marie-France Dulieu : Il faut croire que le souvenir n'était pas si fort que ça.
- Angelo Baccardi : [choqué et amusé] Marie-France Dulieu !... [Très attendri] Marie-France Dulieu !
- Marie-France Dulieu : Elle est là, votre Marie-France Dulieu. Quelle affaire ! [Un temps] La dernière fois que nous nous sommes vus... il doit y avoir une dizaine d'années... vous en aviez déjà à ce pauvre Roger, non ?
- Angelo Baccardi : C'est... c'était un type pas très net en affaires... vraiment pas très net.
- Marie-France Dulieu : Et cette fois, il a exagéré et il fallait le punir, n'est-ce pas ?
- Angelo Baccardi : Marie-France Dulieu, vous parlez trop.
- Marie-France Dulieu : Ah ça, c'est mon grand défaut, mais je ne risque rien... vous ne voudriez pas de mal à votre petite Marie-France Dulieu ?
- Angelo Baccardi : Ça me serait très difficile, mais parfois, il faut se faire violence pour l'appliquer aux autres.
- Marie-France Dulieu : Votre... filleul... Comment l'appellez-vous ?
- Angelo Baccardi : Vittorio.
- Marie-France Dulieu : Je préférais celui d'il y a dix ans, il avait l'air moins féroce.
- Angelo Baccardi : Vittorio est le fils d'un cousin du frère d' Ernesto, le neveu de Giuseppe qui était, Dieu ait son âme, le petit-fils de la belle-sœur de mon propre grand-père... le saint homme. J'ai été obligé de le prendre avec moi, quand il est arrivé ce fâcheux accident à Bambino, celui que vous avez connu.
- Marie-France Dulieu : Tout de même... estourbir cet exécration Roger, c'est une chose, mais le transformer en puzzle sanguinolent... cela dénote un esprit quelque peu excessif... Vous ne trouvez pas ?
- Angelo Baccardi : C'est vous qui menez l'enquête ?
- Marie-France Dulieu : Comprenez-moi : si je laisse à penser que j'ai une idée arrêtée sur l'identité de l'assassin, on croit que je n'y suis pour rien.

Entrée du commissaire.

- Le commissaire : Avez-vous vu l'inspecteur Tradellone ?
- Marie-France Dulieu : [appuyant] Bonjour, Commissaire.
- Le commissaire : C'est ça, c'est ça ! Vous l'avez vue, oui ou non ?
- Marie-France Dulieu : Non !

Angelo Baccardi sort sur la pointe des pieds.

- Marie-France Dulieu : Excusez-le, Commissaire, il est un peu allergique à certaines situations.
- Le commissaire : Lesquelles par exemple ?
- Marie-France Dulieu : Par exemple ? Il adore voir des policiers... de loin, de très loin.

Le commissaire : Ça ne me dit pas où est Tradellone.  
Marie-France Dulieu : Pourquoi vous obstinez-vous à traiter votre charmante assistante comme un mâle poilu et borné ?  
Le commissaire : C'est mécanique. Dans la police, on n'a pas l'habitude de voir des inspecteurs en jupon.  
Marie-France Dulieu : Un rien phallocrate, hein ?  
Le commissaire : Ce sera comme vous voulez.  
Marie-France Dulieu : Phallocrate et comédien.  
Le commissaire : Qu'entendez-vous par là ?  
Marie-France Dulieu : Quand vous m'avez vue, tout à l'heure, vous avez joué la surprise admirablement : « C'est quoi, ça ? », comme si vous ne me connaissiez pas.  
Le commissaire : [rusé] Tradellone me colle des boutons... des boutons, vous m'entendez ? Elle veut faire aussi bien qu'un homme, soit, donnons-lui un peu de fil à retordre.

Tradellone entre sans que le commissaire la voie. Par contre, Marie-France Dulieu l'aperçoit tout de suite.

Marie-France Dulieu : Elle saura bien vite que vous avez vécu dans ce village et que vous y connaissez tout le monde... à part les nouveaux nés.  
Le commissaire : Elle aura l'air fin, la Tradellone, quand elle s'en rendra compte.  
Marie-France Dulieu : Vous n'êtes guère charitable avec cette charmante jeune femme.  
Le commissaire : Charmante jeune femme, ce policier à qui il ne manque que les souliers à clous ?  
Marie-France Dulieu : En effet. Je ne l'ai pas entendue venir.  
Le commissaire : Qui ?  
Tradellone : Moi, certainement.  
Le commissaire : Ça fait longtemps que vous êtes là ?  
Tradellone : Huit répliques.  
Le commissaire : [désorienté] Ah !... Oui !... [Reprenant ses esprits] Tradellone, allons recompter les sacs.  
Tradellone : [stupéfaite] Encore ?  
Le commissaire : On ne discute pas les ordres, Tradellone. Ouste !

Le commissaire et Tradellone sortent. Clémentine Vertoux entre affolée d'un côté, Baccardi de l'autre, sur la pointe des pieds, comme il est sorti précédemment.

Clémentine Vertoux : Vous n'avez pas vu Juliette Franchon ?  
Angelo Baccardi : Madame Juliette Franchon ?  
Clémentine Vertoux : Oui, Juliette Franchon, Madame Juliette Franchon, cette cinglée de Juliette Franchon !

Angelo Baccardi : Non ! [À Marie-France Dulieu] Et vous ?  
Marie-France Dulieu : Pas depuis un bon moment.  
Clémentine Vertoux : C'est elle qui a trucidé le Roger.  
Marie-France Dulieu : Comment le savez-vous ?  
Clémentine Vertoux : Elle veut me faire subir le même sort.  
Marie-France Dulieu : Et pourquoi ?  
Clémentine Vertoux : Pour rien... rien du tout... elle croit que j'ai mangé ses salades. Elle est folle : on ne supprime pas les gens pour une raison pareille.  
Marie-France Dulieu : Oh ! Dans le monde où l' on vit, il faut s'attendre à tout.

Juliette Franchon entre en courant avec son couteau.

Juliette Franchon : [féroce] La voilà, je la tiens ! [Voix très douce] Venez là que je vous perfore.

Clémentine Vertoux se protège derrière un meuble.

Juliette Franchon : [agacée] Mais enfin... Venez, vous dis-je.

Juliette Franchon avance vers Clémentine Vertoux qui fuit.

Juliette Franchon : Cessez de bouger tout le temps, c'est agaçant... Comment voulez-vous que je vous perce ?  
Clémentine Vertoux : Je ne vais pas attendre sans réagir que vous me fassiez subir le même sort que Roger.  
Juliette Franchon : Qu'est-ce qu'il vient encore faire ici, celui-là. [Suppliante] Un bon mouvement ! [Fâchée] Vous pourriez coopérer un peu tout de même.  
Marie-France Dulieu : [impérieuse] Juliette Franchon !  
Juliette Franchon : [impressionnée] Oui, ma tante ?  
Marie-France Dulieu : [même jeu] Cesse immédiatement d'importuner cette dame.  
Juliette Franchon : [comme un petit enfant] Mais... elle a bouloté mes salades.  
Marie-France Dulieu : [même jeu] Et alors ? On ne terrorise pas son semblable pour si peu.

Pendant les répliques suivantes, Juliette Franchon tente à nouveau d'attraper Clémentine Vertoux.

Angelo Baccardi : [à Marie-France Dulieu] Votre nièce ne serait-elle pas un peu... [montrant son front] fêlée du cascaillon <sup>8</sup> ?  
Marie-France Dulieu : Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?  
Angelo Baccardi : Je ne sais pas... une impression...

---

<sup>8</sup> La tête en argot provençal.

Marie-France Dulieu : Angelo ! Je ne vous permettrai pas de douter de la santé mentale des membres de ma famille. [À Juliette Franchon] Juliette Franchon ! Je t'ai dit de cesser ce jeu.

Clémentine Vertoux : Elle ne joue pas.

Juliette Franchon : [comme une enfant prise en faute] Je ne joue pas.

Marie-France Dulieu : Et cesse aussi de répondre à ta tante. Donne-moi ce couteau !

Juliette Franchon : [même jeu] « Nan » !

Marie-France Dulieu : Juliette, tu vas me donner ce couteau !

Clémentine Vertoux : Obéissez à votre tante !

Angelo Baccardi : [à Marie-France Dulieu] Vous voulez la poignarder vous-même ?

Marie-France Dulieu : [mutine] Et pourquoi pas ?

Clémentine Vertoux : Au secours, elle est folle aussi.

Juliette Franchon : [même jeu] Je ne donnerai pas mon couteau avant d'avoir fait du petit salé avec celle-là.

Juliette Franchon se rue sur Clémentine Vertoux qui s'enfuit côté cour. Juliette Franchon la suit en rugissant.

Marie-France Dulieu : [ton très doux] Cette fille me cause bien du souci. Elle est gentille comme tout, elle s'occupe très bien de l'auberge, mais elle a un caractère un peu soupe au lait, ce qui n'est pas une qualité quand on travaille avec des clients qui pourraient en prendre ombrage.

Clémentine Vertoux traverse la scène de cour à jardin, suivie par Juliette Franchon qui rugit toujours.

Clémentine Vertoux : Au secours !

Juliette Franchon : Ici, je vous dis !

Elles sortent côté jardin.

Angelo Baccardi : [d'un air détaché] En tout cas, elle fait preuve d'une énergie qui doit lui être bien utile dans son métier.

Marie-France Dulieu : [même jeu qu'Angelo] Oui, il faut lui laisser ça. Elle ne mesure pas sa peine : une travailleuse qui ne se plaint jamais... une bonne petite.

Clémentine Vertoux traverse la scène de jardin à cour, suivie par Juliette Franchon qui rugit toujours.

Clémentine Vertoux : Arrêtez-la !

Juliette Franchon : Au pied, tout de suite !

Elles sortent côté cour.

Marie-France Dulieu : [même jeu] Par contre, quand elle a une idée derrière la tête, impossible de la faire changer d'avis.  
Angelo Baccardi : [même jeu] Un signe de caractère bien trempé.  
Marie-France Dulieu : [même jeu] Oui, mais c'est souvent fatigant.

Clémentine Vertoux traverse la scène de cour à jardin, suivie par Juliette Franchon qui rugit toujours.

Clémentine Vertoux : Arrêtez, je n'en peux plus.  
Juliette Franchon : Arrêtez vous-même, que je vous larde.

Clémentine Vertoux et Juliette Franchon sortent côté jardin.

Marie-France Dulieu : [même jeu] Je me demande parfois si elle n'a pas la tête dure de sa défunte mère.  
Angelo Baccardi : [même jeu] Les péripéties de l'hérédité sont impénétrables.  
Marie-France Dulieu : [à la coulisse où sont sorties Clémentine et Juliette] Juliette !

Marie-France Dulieu sort en disant la réplique suivante.

Marie-France Dulieu : Juliette ! Viens ici !... Et désobéissante avec ça !

Entrée de Georges Maurepin, suivi de Vittorio.

Georges Maurepin : [d'un ton « mauvais »] Baccardi, vous n'avez pas vu ma femme ?  
Vittorio : [se plaçant très près de Georges Maurepin] Attention ! Vous ne parlez pas sur ce ton au Parrain.  
Georges Maurepin : Hé ! Ça ne va pas ? On fait son petit caca nerveux.  
Vittorio : [menaçant] Qu'est-ce que vous avez dit ?  
Georges Maurepin : [par-dessus la tête de Vittorio, à Baccardi] S'il vous plaît, [très ironiquement] Parrain, vous ne pourriez pas demander à votre... [même jeu] filleul de se calmer un peu ?  
Vittorio : [même jeu] Vous, vous laissez le Parrain tranquille.  
Angelo Baccardi : Vittorio, laisse-le.  
Vittorio : [toujours collé, face à face, à Georges Maurepin] Qu'est-ce que vous avez dit, Parrain ?  
Angelo Baccardi : Laisse-le tranquille !  
Vittorio : [même jeu] Mais, Parrain, il vous a manqué de respect et je ne supporte pas qu'on vous manque de respect.  
Georges Maurepin : Ho ! Vittorio !... Votre parrain veut que vous me lâchiez les baskets.

Vittorio se retourne ahuri, fait un pas vers Baccardi, le regarde, se

retourne sur place, regarde Georges Maurepin, se retourne à nouveau et fixe Baccardi.

Vittorio : Parrain, je ne comprends pas.  
Angelo Baccardi : [douceur] Vittorio, figlio mio, obéis-moi très exactement.  
Vittorio : Pas de problème, Parrain.  
Angelo Baccardi : [même jeu] Vas au... à... tiens!... à la cuisine, me chercher quelque chose à manger.  
Vittorio : Vous avez faim, Parrain ?  
Angelo Baccardi : [même jeu] Tu vois, Vittorio, ce qui est étonnant chez toi, c'est ton intelligence.  
Georges Maurepin : Qu'est-ce que ça a d'étonnant ?  
Angelo Baccardi : [à Vittorio, furieux] Toi... au coin pour apprendre à faire ce que je te dis ! [À Georges Maurepin] Vous, vous cessez de vous mêler de nos affaires de famille.

Vittorio se place à l'écart, la tête basse. Georges Maurepin sort en disant la réplique suivante.

Georges Maurepin : Ok, ok ! J'ai compris.

Agnès Maurepin entre par une autre issue pour ne pas croiser son mari.

Angelo Baccardi : [se précipitant sur Agnès Maurepin] Vous voilà !  
Agnès Maurepin : [montrant Vittorio] Chut !  
Angelo Baccardi : Vous n'avez rien à craindre de Vittorio. C'est un bon garçon. [Pressant] Je vous ai cherchée partout. Vous n'étiez pas dans votre chambre.  
Agnès Maurepin : Vous n'étiez pas dans la vôtre. Je suis donc revenue dans la mienne.

Vittorio manifeste sa présence.

Vittorio : Parrain ! Puis-je bouger ?  
Agnès Maurepin : Voilà la famille réunie.  
Vittorio : La famille, il n'y a que ça de vrai.

Agnès Maurepin s'écarte en lançant des œillades à Baccardi.

Vittorio : Quelque chose me dit que cette femme n'est pas sûre, Parrain.  
Angelo Baccardi : Quand je voudrai connaître ton avis sur mes éventuelles fréquentations, je te sonnerai, Vittorio.  
Vittorio : Nous avons un problème, Parrain.

Baccardi montre discrètement Agnès Maurepin.

Vittorio : Qu'il y a-t-il, Parrain ?

Même jeu de Baccardi, mais moins discrètement.

Vittorio : Ah ! Je comprends : il faut communiquer en langage des signes pour que cette femme ne nous comprenne pas. C'est une excellente idée, Parrain... vraiment très bonne... elle a quand même un défaut : je ne connais pas le langage des signes.

Angelo Baccardi : [perdant son sang-froid] Tu vas te taire, imbécile ?

Vittorio : [comme un petit garçon pris en faute] Pourquoi me parlez-vous comme ça, Parrain ?... J' ai toujours fait ce que vous m' avez demandé, je vous suis partout, vous ne pouvez pas me parler comme ça.

Angelo Baccardi : [chuchotant] La dame, là, a la langue bien pendue. Soyons discrets.

Vittorio : [voix forte] Parrain, que chuchotez-vous ? Vous savez très bien que j'ai l'ouïe faible depuis que le revolver que j'avais piqué à Trombaldi a explosé à côté de ma tête.

Angelo Baccardi : [perdant à nouveau son sang-froid] Si tu ne la fermes pas, c'est moi qui t'explose.

Agnès Maurepin : J'ai comme l'impression de vous déranger.

Angelo Baccardi : Mais non, ma bonne amie, mais non !

Vittorio Ah ben si, Parrain, puisqu'on ne peut pas parler normalement devant elle.

Angelo Baccardi : [se contenant très difficilement] Hou... ! Vittorio... !

Agnès Maurepin : [vexée] Je vais voir ailleurs s'il n'y a pas de vrais gentlemen.

Agnès Maurepin sort.

Angelo Baccardi : Non ! Attendez !

Angelo Baccardi sort par la même issue qu'Agnès. Emmanuel Cerdon entre à l'opposé en lisant un livre. Vittorio se retourne. Emmanuel Cerdon lève la tête.

Emmanuel Cerdon : [apercevant Vittorio] Ho, la belle !

Vittorio : Qu'est-ce que vous dites ?

Emmanuel Cerdon : La belle tête que voilà.

Vittorio : Hé ! Faites gaffe ! Je ne suis pas du genre que vous croyez.

Emmanuel Cerdon : Ne vous méprenez pas. Je parle de votre tête. Elle est extraordinaire.

- Vittorio : Ah bon ?
- Emmanuel Cerdon : Ce front... ce nez... et surtout... ce menton : c'est prodigieux.
- Vittorio : Vous ne vous moquez pas de moi ?
- Emmanuel Cerdon : Absolument pas. Pour l'un de mes romans, j'ai étudié la physiognomonie criminelle et vous êtes un cas à faire pâlir les plus grands spécialistes.
- Vittorio : [assez fier] Je ne savais pas.
- Emmanuel Cerdon : Il se dégage de votre faciès une force extrême, violente même. Aucune prudence ne tempère un instinct... comment dirais-je... félin. Le cadre est rond, ce qui indique une extraversion, une disponibilité pour les autres...
- Vittorio : C'est assez vrai. Je suis très disponible pour mon Parrain et pour m'occuper de ceux qu'il me désigne.
- Emmanuel Cerdon : [tournant autour de Vittorio] Et ce profil ! Ah ! Ce profil ! Le front est bombé comme celui d'un empereur romain, ce qui tendrait à montrer chez vous une tendance irrépressible à la domination.
- Vittorio : Quand j'ai un contrat, je domine toujours.
- Emmanuel Cerdon : Vous voyez ! Vous permettez ?... [Fouillant dans ses poches] Où ai-je bien pu le mettre... [Sortant un mètre souple] Ah ! Le voilà ! [Mesurant le crâne de Vittorio] Fabuleux ! Il y a un rapport pariétal gauche - pariétal droit et frontal -occipital remarquable.
- Vittorio : Qu'est-ce qu'il indique, ce rapport ?
- Emmanuel Cerdon : Une harmonie entre vos types de stimuli-moteurs <sup>9</sup> qui induit une volonté quasi obsessionnelle d'aller au bout des choses.
- Vittorio : [pas peu fier] C'est tout à fait moi : rien ne peut m'arrêter avant la conclusion du contrat.
- Emmanuel Cerdon : [exalté ] Votre modelé... votre peau !
- Vittorio : [soudain inquiet] Holà ! Doucement... dou-ce-ment. On se calme.
- Emmanuel Cerdon : Votre modelé <sup>10</sup> , disais-je, est charnu, tonique, sauf à la base où l'on trouve un collier de Vénus.
- Vittorio : Dites que j'ai de la vénusté <sup>11</sup> dans la gueule, pendant que vous y êtes.
- Emmanuel Cerdon : [approchant sa main du menton de Vittorio] Il est de qualité arrondi, rétracté-bossué <sup>12</sup> .
- Vittorio : On ne touche pas !... Ho ! On ne touche pas mon rétracté-bossué.
- Emmanuel Cerdon : [admiratif]Le mode d'adaptation à l'extérieur de l'individu est

<sup>9</sup> Dans cette réplique, Emmanuel Cerdon raconte n'importe quoi.

<sup>10</sup> A partir de là, Emmanuel Cerdon dresse un portrait correct en morphopsychologie, discipline qui prétend étudier le caractère par l'observation de la forme des éléments du visage.

<sup>11</sup> voir p. 20

<sup>12</sup> termes exactes utilisés par la morphopsychologie.

- souple, facile, chaleureux dans son milieu d'élection : c'est un bon vivant, il est convivial...
- Vittorio : On reste poli !
- Emmanuel Cerdon : ... et ouvert. Mais en profondeur, il sait ce qu'il veut, il a des idées tranchées...
- Vittorio : [protestant énergiquement ] C'est pas moi ! Je n'ai tranché personne.
- Emmanuel Cerdon : ... il est affirmé et peut se bloquer.
- Vittorio : Exact ! On est d'ailleurs tous bloqués ici.
- Emmanuel Cerdon : La composante féminine est présente dans ce visage...
- Vittorio : Et mon poing, il s'écrasera sur le vôtre, si vous continuez vos allusions déplacées.
- Emmanuel Cerdon : ... par le charnu de la peau et les récepteurs sensoriels...
- Vittorio : [menaçant] Vous avez fini avec vos cochonneries ?
- Emmanuel Cerdon : [imperturbable] ... le modelé ondulé de la base, le dessin de la lèvre supérieure formant « un arc de Cupidon »,...
- Vittorio : [le tutoyant soudain, encore plus menaçant] Si tu ajoutes encore un mot, je te descends.
- Emmanuel Cerdon : [ne voyant pas le danger] ... le collier de Vénus.
- Vittorio : Tu l'auras voulu !

Vittorio envoie un coup de poing à Emmanuel Cerdon, avec un mouvement très artistique, très élégant, très danse classique. Emmanuel Cerdon s'écroule au nez de scène, le visage tourné vers le public.

- Vittorio : Pas solide, le gars. C'est pas tout ça ! Avec les flics qui traînent par là, il faut que je me débarrasse du corps vite fait. Je ne peux pas le découper, le frigo est déjà plein. Le brûler ne serait pas prudent. Le commissaire aussi bête soit-il se douterait bien de quelque chose en voyant la fumée... et l'odeur : le cochon grillé, ça craint.

Emmanuel Cerdon ouvre les yeux vivement, mais sans bouger le reste de son corps.

- Vittorio : Le cacher... mais où ?
- Emmanuel Cerdon : [toujours sans bouger, d'une voix calme] Je suis un brave garçon, pas belliqueux du tout. [Crescendo] Mais quand on me cherche, on me trouve [se levant et faisant face à Vittorio] et là, je ne me contrôle plus. Il faut que j'étende quelqu'un.
- Vittorio : [effrayé] On ne s'énerve pas.
- Emmanuel Cerdon : [très féroce] Vous allez voir de quel bois je me chauffe.

Emmanuel Cerdon envoie un violent coup de poing à Vittorio. Celui-ci esquive et évite le choc. Emmanuel Cerdon recommence. Même jeu.

Emmanuel Cerdon : Cessez de bouger tout le temps, c'est agaçant.

Vittorio s'enfuit dans le public. Emmanuel Cerdon le suit.

Emmanuel Cerdon : Arrêtez ! Attendez-moi ! J'arrive.

Vittorio se cache dans le public en s'accroupissant. Emmanuel Cerdon le perd de vue. Il choisit un spectateur.

Emmanuel Cerdon : [au spectateur] Désolé que ça tombe sur vous, mais quand il faut que je cogne, peu importe la cible.

Emmanuel Cerdon s'apprête à frapper le spectateur. Vittorio se relève. Emmanuel Cerdon le voit.

Emmanuel Cerdon : Il est là !

Emmanuel Cerdon se précipite dans la direction de Vittorio, se ravise et revient vers le spectateur.

Emmanuel Cerdon : [au spectateur] Vraiment désolé, ce sera pour une autre fois.

Vittorio fuit en remontant sur scène, suivi de Emmanuel Cerdon.

Emmanuel Cerdon : Mais enfin ! Attendez ! Puisque je vous dis qu'il faut que je vous assomme, c'est plus fort que moi.

Vittorio sort en courant, suivi par Emmanuel Cerdon. Entrée du commissaire et de Tradellone à l'opposé.

Le commissaire : Tradellone, il faudrait arriver à une conclusion.

Tradellone : Je ne vous le fais pas dire, Patron <sup>13</sup> .

Le commissaire : Evidemment ! Je n'ai pas besoin que vous me fassiez dire ce que j'ai à dire. Je suis le chef et je sais ce que j'ai à dire quand je le dis... Vous me suivez, Tradellone ?

Tradellone : On ne peut pas tirer à pile ou face entre dix suspects.

Le commissaire : Ne soyez pas stupide, Tradellone. Où trouverez-vous une pièce à dix faces.

Tradellone : [regardant le public] On pourrait leur demander leur avis.

Le commissaire : À qui ?

---

<sup>13</sup> Les répétitions qui suivent sont volontaires.

Tradellone : [montrant le public] À eux !  
Le commissaire : Ils n'appartiennent pas tous à la police.  
Tradellone : Sûrement pas, mais ils sont particulièrement futés.  
Le commissaire : Pourquoi, Tradellone ?  
Tradellone : La preuve qu'ils sont intelligents : ils sont venus voir le spectacle.  
Le commissaire : Voilà une bonne raison. Mais comment allez-vous vous y prendre ?  
Tradellone : L'applaudimètre, Patron.  
Le commissaire : La... quoi ?  
Tradellone : La régie du son doit pouvoir mesurer l'intensité des applaudissements.  
Le commissaire : Je devine votre intention, Tradellone : c'est un truc pour provoquer un triomphe.  
Tradellone : Mais non, Patron.  
Le commissaire : Bon ! Admettons ! Alors ?  
Tradellone : On prend un personnage. Le public l'applaudit. Plus il l'applaudit, plus il est coupable. Le régisseur du son nous communique les résultats de l'applaudimètre et voilà !  
Le commissaire : Pas possible, Tradellone !  
Tradellone : Et pourquoi, Patron ?  
Le commissaire : Réfléchissez un peu, Tradellone. S'ils battent des mains à tout rompre, dix fois, puisqu'il y a dix suspects, ils seront épuisés, ils n'auront plus la force d'applaudir pour de bon à la fin du spectacle et nous allons droit au bide. Mais où avez-vous la tête, Tradellone ?  
Tradellone : Vous avez raison, Patron.  
Le commissaire : Evidemment !  
Tradellone : Excusez-moi... Prenons-les par groupes, organisons des éliminatoires.  
Le commissaire : Je ne suis pas convaincu de l'orthodoxie policière de votre truc, Tradellone, mais... si vous y tenez...  
Tradellone : [aux coulisses] Que tous les personnages entrent !

Ils entrent et se placent comme le leur ordonne Tradellone.

Tradellone : Côté jardin : Rosalie Gaillard, Juliette Franchon, Agnès Maurepin, Marie-France Dulieu, Clémentine Vertoux et le Dr Paladru. Côté cour : Emmanuel Cerdon, Vittorio, Monsieur Baccardi et Georges Maurepin. [Au public] Si vous pensez que l'assassin de Roger Fauchoux se trouve [montrant le côté jardin] dans ce groupe-ci, applaudissez maintenant.

Le public applaudit.

Tradellone :                   Ça suffit, merci. Si vous croyez qu'il est [montrant le côté cour] dans ce groupe-là, applaudissez maintenant.

Le public applaudit.

Tradellone :                   Stop, merci !

Le commissaire :           Et maintenant ?

Tradellone :                   Un instant.

Une voix vient de la régie : « Groupe de droite... côté cour. »  
Une deuxième version doit être prévue au cas où il ne serait pas possible d'admettre que c'est ce groupe qui « gagne ».

Tradellone :                   Le groupe côté jardin, dehors.

Ils sortent.

Le commissaire :           C'est une méthode originale, mais qui a le mérite d'écrémer assez rapidement. Vous vous croyez à Star Academy, ou à Loft Story ?

Tradellone :                   Emmanuel Cerdon et Vittorio : changez de côté. [Au public] Si vous êtes sûrs que l'assassin est [montrant le groupe côté cour] là, applaudissez maintenant... C'est bon ! Arrêtez ! Merci... Si vous penchez pour un assassin [montrant le groupe jardin] de ce côté-ci, applaudissez maintenant... D'accord ! Merci... Régie ?

Voix de la régie : « Groupe de gauche, côté jardin ».

Tradellone :                   Le groupe de droite, côté cour, dehors !

Le commissaire :           Si vous aviez pensé à ça avant, on aurait gagné une heure et quart.

Tradellone :                   Restent Emmanuel Cerdon et Vittorio. Vittorio ! A droite, côté cour. Mesdames et Messieurs, attention ! Êtes-vous conscients de votre responsabilité ? Vous allez peut-être envoyer l'un de ces deux personnages en prison pour le restant de ses jours. Que ceux qui condamnent Emmanuel Cerdon applaudissent !... Merci, merci bien... Que ceux qui voient en Vittorio le meurtrier de Roger Fauchoux applaudissent maintenant !... Stop ! Attention... suspense...

Voix en régie : « Vittorio ». Emmanuel Cerdon sort en courant.

Vittorio : Hé, ho ! Doucement ! Je n'y suis pour rien, moi.  
Tradellone : Vous n'avez jamais tué personne ?  
Vittorio : Je n'ai pas dit ça, mais le Roger Machin, non !  
Le commissaire : Vittorio Sacca, je vous arrête pour le meurtre de Roger Fauchoix. C'est en quelque sorte un jury populaire qui en a décidé.  
Tradellone : C'est votre dernier mot, Patron ?  
Le commissaire : C'est mon dernier mot, Tradellone !  
Tradellone : Pas si vite, Patron !

Vittorio sort en courant.

Le commissaire : Quoi ? Après tout ce tintouin, vous remettez en cause l'avis du public.  
Tradellone : [d'un ton sentencieux] Il est facile de le tromper selon comme on présente les choses.  
Le commissaire : Qui a dit ça ?  
Tradellone : Moi, Patron !  
Le commissaire : [admiratif] Alors là, Tradellone, je dois reconnaître que vous m'en bouchez un coin. Donc, si j'ai bien compris... attendez que je me concentre... nous n'en savons pas plus qu'avant.  
Tradellone : Patron, je suis certaine que vous connaissez le coupable...  
Le commissaire : Exact !  
Tradellone : ... que vous attendez le tout dernier moment pour révéler son identité...  
Le commissaire : Tout juste !  
Tradellone : Pour vous ménager [appuyant fortement sur « la »] la scène qui est la suprême récompense de tout policier : la révélation du nom du coupable devant les autres suspects et le public ébahi.  
Le commissaire : On ne peut rien vous cacher, Tradellone.  
Tradellone : Ce que je vais vous demander est donc très probablement hors de propos.  
Le commissaire : Essayez toujours.  
Tradellone : Laissez-moi jouer ce rôle, une seule fois. Il faut bien que j'apprenne toutes les ficelles du métier si je veux espérer vous succéder un jour.  
Le commissaire : Il n'y a aucun risque, Tradellone. Pour faire un bon enquêteur, il faut être intelligent, perspicace et intuitif. Toutes qualités qui vous sont parfaitement étrangères, Tradellone. Il n'est pas inutile d'avoir aussi un solide sens de l'humour, une de mes qualités essentielles. Je ne refuse jamais de rire un bon coup et je ne résiste pas au plaisir de la franche rigolade qui va me secouer à vous voir vous égarer dans cette affaire. C'est

d'accord, allez-y.  
Tradellone : [lucide et ironique] Je vous remercie, Patron. Je vais les chercher.

Tradellone va vers la coulisse jardin et crie.

Tradellone : Mesdames, Messieurs, venez tous, s'il vous plaît... merci.

Tous les personnages entrent et prennent place. Ils craqueront les uns après les autres. Dans ces moments-là, le jeu doit être forcé pour le rendre comique.

Le commissaire : Je bois du petit lait.

Tradellone : Le moment est venu de faire le point.

Marie-France Dulieu : Déjà ? Vous connaissez l'assassin.

Tradellone : Nous verrons.

Le commissaire : [rigolard] Bien, Tradellone, bien ! Il faut ménager le suspense.

Tradellone : Madame Dulieu, puisque vous avez pris la parole, dites-moi : vous n'aimiez pas trop Roger Fauchoix, n'est-ce pas ?

Marie-France Dulieu : Personne ne l'aimait.

Tradellone : Je vous accorde que c'était un personnage assez antipathique, mais de là à le tuer sauvagement, il y a un sacré pas. Comment avez-vous perdu votre auberge ?

Marie-France Dulieu : Je ne l'ai pas perdue, je l'ai donnée à ma nièce Juliette.

Tradellone : Comme ça, par pure bonté d'âme ?

Marie-France Dulieu : C'est ma nature, tout le monde vous le dira.

Juliette Franchon : Alors là ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

Tradellone : Juliette Franchon, précisez votre pensée.

Juliette Franchon : Cette auberge n'était pas une bonne affaire. Les clients ne se bousculent pas par ici. Tout allait à vau-l'eau. Fauchoix a prêté de l'argent à ma tante. Evidemment, elle n'a pas pu le rembourser. Il l'a obligée à me la donner.

Tradellone : Comme c'est curieux... à vous ?

Le commissaire : [à la cantonade] Ce n'est pas Hercule Poirot, c'est Tradellone la Courge.

Tradellone : Vous avez accepté ce don sans vous poser de question ?

Juliette Franchon : [craquant] Roger Fauchoix était mon père. Là, vous êtes contente ?

Le commissaire : Tradellone, vous venez de marquer un point. Elle a avoué quelque chose, mais pas ce que nous attendions. Voilà une suspecte d'éliminée.

Tradellone : Et pourquoi ?

Le commissaire : Elle n'a tout de même pas trucidé son propre père.

Tradellone : Juliette Franchon, vous avez un caractère entier. Vous aimez

- bien manier le couteau à découper et vous détestiez un père qui ne vous a jamais reconnue.
- Le commissaire : [goguenard] Mais, Tradellone, c'est un mobile, ça !
- Tradellone : La vengeance pour Marie-France Dulieu, la haine pour Juliette Franchon.
- Le commissaire : Alors... laquelle des deux ?... [Très ironique] Tradellone, vous nous faites languir.
- Tradellone : [ignorant volontairement la remarque du commissaire] A propos de haine ou plutôt de puissante rancœur, Madame Vertoux est aussi bien placée.
- Clémentine Vertoux : Moi ? Je n'ai jamais fait de mal à une mouche.
- Juliette Franchon : [féroce] Par contre, aux salades...
- Tradellone : Monsieur Fauchoix n'était pas une mouche... Encore qu'il vous tournait autour en vous ridiculisant.
- Clémentine Vertoux : [craquant à son tour] Il se moquait tout le temps de moi. Il disait que j'étais moche...
- Georges Maurepin : Quel manque de goût !
- Tradellone : Monsieur Maurepin, votre tour viendra.
- Le commissaire : Tradellone, quelle autorité ! Vous jouez aussi du violon... comme Sherlock Holmes ?
- Clémentine Vertoux : ... que je me couvrirais de ridicule dans les concours de beauté.
- Tradellone : Et un jour, n'y tenant plus, vous l'avez...
- Clémentine Vertoux : Moi ?
- Georges Maurepin : Accuser cette splendide... euh... cette personne est ridicule.
- Tradellone : [à Georges Maurepin] Décidément, vous tenez à ce qu'on s'occupe de vous. Roger Fauchoix était votre associé. Il tirait plutôt la couverture à lui. De plus, il s'intéressait toujours à votre épouse.
- Georges Maurepin : Ce salaud ! Si je le tenais...
- Tradellone : Vous l'avez peut-être tenu... justement.
- Georges Maurepin : [craquant aussi] Il me ridiculisait.
- Agnès Maurepin : Mensonge ! Tu es un malade, mon pauvre Georges.
- Le commissaire : [toujours très goguenard] Vous ne trouvez pas que ça se complique, Tradellone ?
- Tradellone : Madame Maurepin, vous voulez parler, et bien, faites-le. Dites-nous quelles étaient vos vraies relations avec Roger Fauchoix.
- Agnès Maurepin : Je... je ne sais pas...
- Tradellone : Vous le savez fort bien, Madame Fauchoix.
- Le commissaire : [aux anges] Ça y est ! « La sublime Inspecteur » Tradellone patauge dans le potage.
- Agnès Maurepin : [au commissaire] Elle ne dit pas n'importe quoi, [appuyant sur « Eugène »] Eugène !
- Le commissaire : Madame ! C'est à moi que vous parlez ?
- Agnès Maurepin : Cessez ce jeu grotesque, tout le monde vous connaît, vous avez

- vécu assez longtemps ici. J'étais la femme de Roger, ce n'est un secret pour personne.
- Georges Maurepin : Maintenant, tu es la mienne !
- Agnès Maurepin : Aussi !
- Georges Maurepin : Comment ça, « aussi » ?
- Tradellone : Ce que beaucoup de gens ignorent, c'est que Madame Fauchoix a oublié de divorcer.
- Le commissaire : [enchanté] Une bigame ! Je le disais, Tradellone, ça se complique, alors que ça devrait s'éclaircir.
- Tradellone : Pour résoudre le problème, c'était simple : passer du statut de bigame à celui de veuve remariée.
- Le commissaire : Et hop ! Je te zigouille le Roger.
- Tradellone : Ce Roger Fauchoix, un véritable collectionneur. Il a failli l'être aussi, bigame. N'est-ce pas Mademoiselle Rosalie Gaillard ?
- Rosalie Gaillard : [« se réveillant » avec peine] Mmmh ?
- Tradellone : Vous n'êtes pas vraiment là par hasard... en touriste.
- Rosalie Gaillard : [craquant] Ce sale... hou !... de Roger. Il m'avait promis le mariage en me demandant de lui prêter toutes mes économies.
- Dr Paladru : Et si on jouait la chose à « Mon père, ma mère ? ».
- Tradellone : Docteur Paladru, combien avez-vous « casqué » depuis que Roger Fauchoix vous faisait chanter à cause d'une erreur de diagnostic qui faillit coûter la vie à l'un de vos patients ?
- Dr Paladru : Comment le savez-vous ?
- Tradellone : Je n'en savais rien. C'est un vieux truc. L'idée m'en est venue comme ça et je l'ai lancée pour voir.
- Le commissaire : Là, Tradellone, ça devient n'importe quoi !
- Tradellone : N'était-il pas nécessaire d'avoir de sérieuses notions d'anatomie pour découper un cadavre aussi consciencieusement ?
- Dr Paladru : Ça reste à prouver.
- Tradellone : Nous y viendrons... n'est-ce pas, Monsieur Cerdon ?
- Emmanuel Cerdon : Je vous demande pardon ?
- Tradellone : Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, Monsieur Cerdon, éventuellement à la justice, pas à moi.
- Emmanuel Cerdon : Je n'ai pas de mobile.
- Tradellone : Oh, que si ! La rage de vous être fait berner : l'héritage envolé et l'éditeur fantôme !
- Le commissaire : [goguenard] Tradellone, vous venez de dire qu'il était indispensable d'avoir des notions d'anatomie pour réussir la découpe du Roger.
- Tradellone : Un auteur de roman policier est parfaitement bien documenté. Monsieur Cerdon a écrit : « Le cadavre était en miettes ».
- Emmanuel Cerdon : [plein d'espoir] Vous l'avez lu ?
- Tradellone : Non ! Le titre suffit.

Le commissaire : [émoustillé] Stop, Tradellone ! C'est terminé.

Emmanuel Cerdon : Je l'aurais bien estourbi le Roger, mais je n'en ai pas eu le courage.

Le commissaire : Je ne voulais pas dire que Tradellone avait découvert l'assassin, j'indiquais seulement que j'avais compris son manège. Elle vous a tous passés en revue, sauf les deux comiques, là, le Parrain et son « filleul ». Elle les garde pour la bonne bouche parce qu'elle est certaine qu'ils sont coupables.

Vittorio : Cette fois, je n'ai rien fait ! Pas eu le temps.

Angelo Baccardi : Commissaire ! L'intention de tuer peut-elle être considérée comme un crime ? Dans ce cas, tous les gens présents ici sont coupables et je suis sûr que [montrant le public] parmi ceux-là, il y en a beaucoup qui ont rêvé, une fois, d'exterminer quelqu'un.

Vittorio : Je peux le dire, Parrain ?

Angelo Baccardi : Mais oui, Vittorio, vas-y !

Vittorio : Ce Roger Fauchoix, un type pas net en affaires...

Le commissaire : Nous avons compris.

Vittorio : Le Parrain voulait lui apprendre à vivre... Enfin... c'est une façon de parler. Quand j'ai voulu exécuter...

Tradellone : ... exécuter Roger Fauchoix ?

Vittorio : [gamin] Meuh non ! Exécuter les ordres ! La victime l'était déjà.

Tradellone : Déjà quoi ?

Vittorio : Victime ! Il faut suivre un peu. J'ai eu une de ces trouilles.

Tradellone : D'être accusé ?

Vittorio : [à nouveau gamin] Meuh non ! Ça, j'ai l'habitude !... Que le Parrain soit fâché.

Le commissaire : [très sûr de lui] Il ment comme il respire.

Tradellone : Je ne pense pas. Ce serait trop évident.

Le commissaire : [rigolard] Et voilà, Tradellone, à force de ramer dans la choucroute, vous faites chou blanc !

Tradellone : Comment ça ?

Le commissaire : Ce n'est pas la peine d'avoir fait des écoles et des diplômes de « psycho-crimino-assassino-logie », je ne sais quoi, pour en arriver là. Vous avez passé tout le monde en revue pour rien.

Tradellone : Je n'ai pas passé tout le monde en revue.

Le commissaire : [moins sûr de lui] L'assassin fantôme ?

Tradellone : Non ! Il y a quelqu'un dont nous n'avons pas parlé.

Le commissaire : [même jeu] Et qui donc ?

Tradellone : Vous, Patron.

Le commissaire : Moi ? Vous déraisonnez, Tradellone !

Tradellone : Vous n'êtes pas très clair depuis le début, Commissaire. Vous vous étonnez de la présence de celui-ci ou de celle-la, alors que

- vous les connaissez depuis longtemps. Vous ne faites aucune allusion à l'affaire qui vous a amené à enquêter, il y a dix ans, dans ces mêmes lieux, tout proches de votre chez-vous de l'époque.
- Le commissaire : [menaçant] Attention, Tradellone, vous parlez à un supérieur. N'allez pas plus loin, je vous le conseille.
- Tradellone : Vous n'êtes pas à plaindre financièrement. Un salaire de commissaire et quelques revenus accessoires vous permettent de bien vivre.
- Le commissaire : Et alors ?
- Tradellone : Vous circulez dans une poubelle à quatre roues...
- Le commissaire : [choqué] Oh ! Ma Toyota Celica 1975 !
- Tradellone : Vous vivez dans un minable deux pièces.
- Le commissaire : Ça m'apprendra à vous inviter boire le café chez moi.
- Tradellone : Où passe votre argent ?
- Le commissaire : [perdant contenance] Je... j'adore les jeux d'argent...
- Tradellone : De plus, vous mentez outrageusement. Voilà une heure et quart, vous avez refusé de jouer au poker avec le Dr Paladru. Je me suis renseignée sur vous, Patron. Il y a dix ans, vous avez commis une belle bourde en faisant accuser un innocent.
- Le commissaire : Et alors, ça peut arriver à tout le monde.
- Tradellone : Malheureusement pour vous, et surtout pour lui, dans l'histoire, il y avait Roger Fauchoix. Un spécialiste du chantage, Monsieur Fauchoix.
- Le commissaire : Je l'ai donc tué et découpé en morceaux.
- Tradellone : Quatorze morceaux, Patron. Pas un de plus, pas un de moins.
- Le commissaire : Qu'est-ce que ça change ?
- Tradellone : Vous êtes fasciné par l'Égypte ancienne. Vous connaissez parfaitement la légende d'Osiris, coupé en quatorze morceaux par son frère Seth.
- Le commissaire : [riant jaune] Voilà une preuve qui fera rire tous les jurés du monde.
- Tradellone : Vous m'avez quittée pour un prétexte quelconque. Pour la découpe, pas de problème, un policier doit avoir, lui-aussi, de solides notions d'anatomie. Pour désigner un coupable de substitution non plus, les candidats ne manquaient pas. Seulement, il y a eu un os : nous nous sommes tous retrouvés bloqués ici et, ce qui est humain, vous avez commis quelques petites erreurs.
- Juliette Franchon : [bouillant d'indignation] Mais, c'est qu'il m'aurait laissé accuser, ce monstre.

Juliette Franchon se lève, sort son couteau et fonce sur le commissaire en rugissant.

Juliette Franchon : Tu vas voir, si c'est agréable de se retrouver dans la situation d'un homard au moment du débitage.

Le commissaire : Au secours, Tradellone, elle va me faire la peau.

Le commissaire s'enfuit, poursuivi par Juliette Franchon rugissante. Le Docteur Paladru s'avance vers le nez de scène. Les autres personnages restent figés dans leur position.

Docteur Paladru : [au public] Voilà, vous savez tout. Vous allez rentrer chez vous et demain matin vous direz à votre famille, à vos amis et à vos collègues que vous avez assisté à un spectacle extraordinaire, qu'ils doivent absolument s'y précipiter à leur tour. Mais, je vous en supplie, ne leur révélez pas le nom de l'assassin de Roger Fauchoux.

**RIDEAU ou NOIR**